L'auditoire
Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Ancrer le tatouage

L'auditoire fait peau neuve



©Simon Bérard, Electric Red Tatoo by Goussa

L'auditoire N°295 // Novembre 2026
Retours *L'auditoire* – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

Le temps des ruptures

CAMPUS

James Barry, la femme cachée

CULTURE

Féministes et *Créatives*

Fédération des Associations d'Etudiant·e·x·s
FAE

SOMMAIRE



©Simon Bérard, Electric Red Tatoo by Goussa

DOSSIER

04-05
Interview Panorama des tatoueur·euses lausanois·es

06
Se faire tatouer pour guérir

07
Tatouages, mémoire à fleur de peau

08
Le tatouage dans l'Antiquité
The Leu Family's Family Iron

09
La peau comme manifeste (Dé)tatouage et santé

SOCIÉTÉ

10
Tous·tes dans le piège quantique

11
Le temps des ruptures
Chronique polémique

12
***Born this way*?**
Chronique Patriarcat débunké

13
Les moyens justifient-ils la faim?
Protéger sans surveillance abusive

FAE

14
Ton téléphone sonne cet automne

CAMPUS

15
La Maison des vies non vécues
Chronique soirées

16
RTSxUNILx*L'AUDITOIRE*

SPORT

17
Une avancée pour les athelètes féminines
Les jeunes sous stéroïdes

SCIENCES

18
Soigner par les psychédéliques

19
La radioactivité démystifiée
James Barry, La femme cachée

CULTURE

20
Dans les yeux de Lucille

21
Retour en terre d'origine
Les mots de Rebeka Warrior

22
Féministes et *Créatives*
Au fil des oeuvres

23
Lcdf27, l'épopée culturelle
Chronique RDV Culture

24
CHIEN MÉCHANT

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF
JESSICA SOUSA
& SARAH PFITZMANN

DOSSIER
ZOÉ BRUAND

SOCIÉTÉ
EVA ROBILLARD

FAE
CHIARA GALLÉ

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
GIULIA LATINO

CULTURE
CHARLÈNE WICKY

WEB
KENAN GYGAX

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
JESSICA SOUSA, VALENTINE DUSSER, ELLA GRAHN, K. N, SAMUEL BIGLER, ZOÉ BRUAND, LAURA AYOUBI, OLIRIM HAMZAJ, LOUNA BERLAND-BLUNIER, VALENTINA ALKSNIS, ROMANE BOVY, LÉONTINE JULLIARD, SOLÈNE NEDIR, GIULIA LATINO, CHIARA GALLÉ, LENA TEJEDOR, GAVIN VINASI, THALIA DELMOTTE, ELOI AYMES, EVA ROBILLARD, ILIAN GUESMIA, CHARLÈNE WICKY, LOLA WILLEMIN.

SECRÉTAIRE COMPTABLE
GABRIEL QUINTAS RODRIGUEZ

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE LAUSANNE

REMERCIEMENTS
MERCI À L'ASSOCIATION FONDAMENTALE DES DÉMOCRATES, MERCI AUX VIRUS ET AU RETOUR DU COVID, MERCI À LA NOUVELLE CANICULE, MERCI AUX CLIENT·ES FIDÈLES, MERCI AUX SITUATIONSHIPS QUI NOUS EMPÊCHENT DE DORMIR ET DE TERMINER LE CHIEN-MÉCHANT, MERCI À ZOÉ DE COLORER NOTRE VIE ET POUR SON QRCODE SEXY, MERCI À MARINE POUR LE VIN VALAISAN, MERCI AU MARATHON POUR LE RETARD DE CHACHOU, MERCI À LA SUPPRESSION DU LOGO DE L'AUDITOIRE (SNIF), MERCI AUX RUPTURES (#COEURBRISÉ), MERCI AU BOMBARDEMENT DE STICKERS, MERCI AUX DATES, MERCI À LA BELGIQUE ET À LA COLOMBIE, MERCI AU STRESS DES CONFÉRENCES, MERCI À JESS LA GIRL BOSS

L'AUDITOIRE

N° 295
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ÉDITO

Embellir le corps…

…des aiguilles, mille histoires

Les gens se tatouent pour différentes raisons, que ce soit pour des raisons esthétiques ou encore symboliques. Le tatouage a différentes significations d'une personne à l'autre mais aussi d'une culture à l'autre. On en retrouve des traces dès la Préhistoire avec Ötzi, l'homme des glaces découvert dans les Alpes et vieux de plus de 5000 ans, portait déjà une soixantaine de tatouages. Le mot lui-même vient du tahitien «tatau», rapporté en Europe par les marins de James Cook au XVIIIe siècle. Parfois glorifiée, parfois marginalisée, cette technique évolue au fil du temps, jusqu'à devenir presque banale dans nos sociétés occidentales contemporaines. En Europe, elle a longtemps été associée aux marins, aux soldats et aux prisonniers, avant de sortir peu à peu de ces marges à partir de la seconde moitié du XXe siècle. Au Japon, l'irezumi, longtemps associé aux yakuzas, reste d'ailleurs mal vu dans de nombreux bains publics. De nos jours avec l'esthétique appelée «les clean girls» présente sur les réseaux sociaux depuis quelques années déjà, certaines personnes prônent à l'inverse une peau vierge de tatouages comme gage de beauté. Cette tendance valorise une apparence soignée, naturelle et minimaliste, où le corps «propre» devient lui-même un signe de distinction. Toutefois, ce mouvement ne suffit pas à arrêter notre envie d'encrer des symboles dans notre peau.



©Simon Bérard, Elecrtic Red Tatoo by Goussa

Une aiguille, des histoires

Les techniques sont diverses, du tatouage classique à la machine jusqu'au handpoke, technique plus ancestrale consistant à tatouer point par point sans l'aide technique d'une machine mais bien à la force du poignet et, bien sûr, d'une aiguille. Certaines personnes préfèrent se tatouer des flashs, des dessins proposés par les artistes que l'on peut sélectionner dans le catalogue du studio par exemple, d'autres préfèrent se tatouer un motif unique, dessiné par l'artiste selon leur propre vision du dessin. Ce choix en dit souvent long sur notre rapport au tatouage puisqu'avec le flash on peut se décider sur un coup de tête de se le faire tatouer, alors que la pièce unique demande plusieurs échanges avec l'artiste, et parfois des mois d'attente. Les raisons de se faire tatouer sont elles aussi variées, on peut se tatouer pour inscrire dans la peau un événement qui nous est cher ou encore se tatouer pour embellir une peau cicatrisée, comme c'est le cas avec le tatouage reconstructif. Cette technique de tatouage est utilisée sur des personnes qui ont subi une mastectomie après un cancer du sein, ou encore pour les hommes trans à la suite d'une torsoplastie ou encore sur une peau ayant été mutilée par des scarifications. Après une mastectomie, il permet par exemple de redessiner une aréole en trompe-l'œil ou encore d'encrer des compositions florales par exemple, offrant une manière de se réapproprier son corps après la maladie.

Entre combat, thérapie et danger

Le tatouage est ainsi devenu un réel phénomène de société, pouvant aussi être utilisé à des fins militantes, afin d'inscrire ses combats ou ses valeurs dans sa peau. Le point-virgule, par exemple, s'est répandu comme symbole de soutien aux personnes touchées par des idées suicidaires. La symbolique étant que là où l'on aurait pu mettre un point final, on choisit de continuer la phrase. Il peut ainsi être vu comme une thérapie ou un rituel mais aussi comme quelque chose de laid ou d'inutile. Quoi qu'il en soit, il a fini par se démocratiser, tout le monde ayant un avis à porter dessus, notamment en raison du fait qu'il peut représenter un danger pour la santé. Les encres peuvent en effet contenir des substances problématiques, au point que l'Union européenne en a restreint plusieurs milliers en 2022, sans compter les risques d'infection ou d'allergie. Dans ce cas, devrions-nous nous tatouer ou non? Nous n'avons pas les réponses à cette question, et nous pensons qu'il n'en existe pas vraiment. Pour approfondir la thématique, nous avons donc décidé de dédier le Dossier de ce numéro au tatouage, en nous questionnant sur son évolution de l'Antiquité jusqu'à présent. Nous avons mené différentes interviews avec des artistes lausannois·es pour tenter de faire un état des lieux du métier de tatoueur·euse aujourd'hui en Suisse. Bonne lecture! •

Jéssica Sousa, co-rédactrice en chef de *L'auditoire*

Le tatouage à Lausanne

Rencontres avec les tatoueur·euses lausannois·es

PANORAMA • Bien que la capitale vaudoise recèle de nombreux shops de tatouage aux ambiances et aux styles aussi variés que les personnes qu'ils accueillent, *L'auditoire* s'est invité dans quatre d'entre eux afin de donner une vue d'ensemble de la profession de tatoueur·euses à Lausanne. Du Flon à la Cité, ces praticien·nes nous ont ouvert leurs portes, non pas pour nous encrer la peau, mais pour que nous puissions encrer leur vision du métier, de leur art et de leur quotidien.

C'est autour de quatre questionnements sur la pratique du tatouage et du métier de tatoueur·euses que nous avons décidé d'ancrer ces interviews. Ces questions, que vous découvrirez à la lecture de l'article, nous les avons posées à diverses personnes dans différentes *shops* de la ville de Lausanne. La diversité des réponses montre bien que les avis divergent et convergent au gré des perspectives de chacun·e.

Art artisanal ou un artisanat artistique?

Pourquoi le tatouage est-il assez naturellement assimilé à une certaine notion d'art alors qu'il semble en être très loin à la fois? D'une part, le tatouage relève d'un exercice artistique indéniable et d'une histoire de styles et de pratiques propre à lui-même, comme c'est le cas de la peinture, de l'architecture ou encore de la sculpture. De l'autre il répond à une structure économique complètement différente de celle du marché de l'art traditionnel.

«Le tatouage sera dans les musées, mais dans 100 ans»

En effet, le tatouage englobe «un processus créatif avant, mais aussi pendant la collaboration avec le·la client·e» envisage Loraine (@*lorainetattoo*) au *CoffinClub*. Ce rapport évident à l'art s'explique aussi tout simplement par le fait que le tatouage «est tiré du dessin», résume Julien, gérant de ce même *shop*. Au sein de ce dernier, ils·elles sont plusieurs à être passé par les Beaux-Arts, explique-t-il. La puissance des œuvres parle à Jonas, alias *Mojo Jojo* (@*mojo.jojo.tattoo*) du shop *TownsVille* qui nous confie «avoir eu des frissons en regardant des tatouages. De la même manière que j'ai eu des frissons en regardant des toiles dans des musées». Cependant, il y a une dissonance quand on essaie



Dr

de faire entrer le tatouage dans une définition traditionnelle et muséale de l'art. Selon Benoît (@*b2000_tattoo*) au *Parloir*, cela s'explique notamment par le support: «[le corps humain] comme support est un changement trop dissonant avec le monde de l'art et le monde muséal». Pour autant, Julien pense que «le tatouage sera dans les musées, mais dans 100 ans». Cependant, tous et toutes s'accordent sur le fait que le tatouage est tout autant un artisanat qu'un art. Benoît au *Paloir* argumente: «Je mettrais le tatouage plus dans le côté artisanal pour sa structure économique». Jo (@*tattoobyjo*), collègue de Benoît complète: «Le tattoo a toujours été considéré en marge, et avec une certaine notion de service». Le métier du tatouage, c'est aussi «répondre à une demande de quelqu'un avec une idée bien précise. Là, on a pleinement la fonction de l'artisanat». En prenant en compte cet aspect, un conflit entre artisanat et art se crée: d'un côté, le tatouage nécessite de développer son propre style et sa propre patte artistique; de l'autre, l'art du tatouage réside aussi dans sa technique et la capacité à travailler à la demande du client. Benoît nous parle de son expérience, qui reflète bien ce paradoxe: «À la base je suis artiste de profession et le tatouage s'est imbriqué dans ma pratique. Ça implique qu'il y a des demandes de projet de clients que je ne peux pas accepter, car je n'ai pas les capacités techniques de les réaliser».

Le corps comme support

Revenons à la notion déjà évoquée du support. Quelle est la relation des tatoueur·euses avec ce corps qui voit leur art prendre vie?

«Il n'y a pas d'art sans intention»

Si on s'y arrête quelques instants, la pratique du tatouage est très singulière. Elle implique qu'une personne blesse le corps d'une autre dans le but que cette marque reste à vie. Loraine nous explique d'abord que le consentement et la communication doivent être des bases solides dans le processus du tatouage: «On est beaucoup à expliquer les étapes de ce que l'on fait, à dire que ça s'arrête à tout moment. Il y a vraiment cette notion où la personne décide ce qui se passe». Elle continue en précisant qu'«en général, ça se passe très bien et que, sincèrement, pendant la séance, on oublie un peu qu'on inflige une blessure». Cependant, l'aspect de laisser une marque à vie sur quelqu'un reste quelque chose de presque vertigineux: «C'est un luxe, et en même temps, c'est étrange de se dire qu'on vient laisser un de nos propres dessins sur le corps de quelqu'un» avoue-t-elle. *Mojo Jojo*, lui, se sent «flatté qu'on [lui] fasse confiance et qu'on [lui] confie une tâche si importante». Le corps est une composante essentielle du métier de tatoueur ou de tatoueuse. Jo l'évoque en ces termes: «Je pense qu'on a une vision plus globale du corps, car on joue avec les courbes, le volume. On demande toujours une taille approximative et un emplacement parce que ça va générer des contraintes qu'on doit connaître pour faire au mieux». Si leur créativité peut être sans limite, il n'en est pas de même pour la morphologie, mais aussi la biologie. En effet, Benoît fait également un rappel important: «Il y a une règle absolue, c'est que la peau reste vivante. Un tatouage, par extension, c'est vivant. Souvent, il y a une grande question: celle de la taille et du détail. On ne peut pas tout faire avec du tatouage. Ou alors il faut accepter que, dans son vieillissement, on aille peut-être perdre de la lisibilité». Être tatoueur·euses, c'est donc aussi avoir la conscience morale de traiter les peaux qu'ils·elles encrent avec expertise et professionnalisme en réfléchissant à intégrer esthétiquement et sainement une marque à cette machine complexe qu'est le corps. *Mojo Jojo* soulève finalement un aspect très intéressant quant à la symbolique du tatouage et sa relation au corps et au mental: «Il y a un truc un peu initiatique

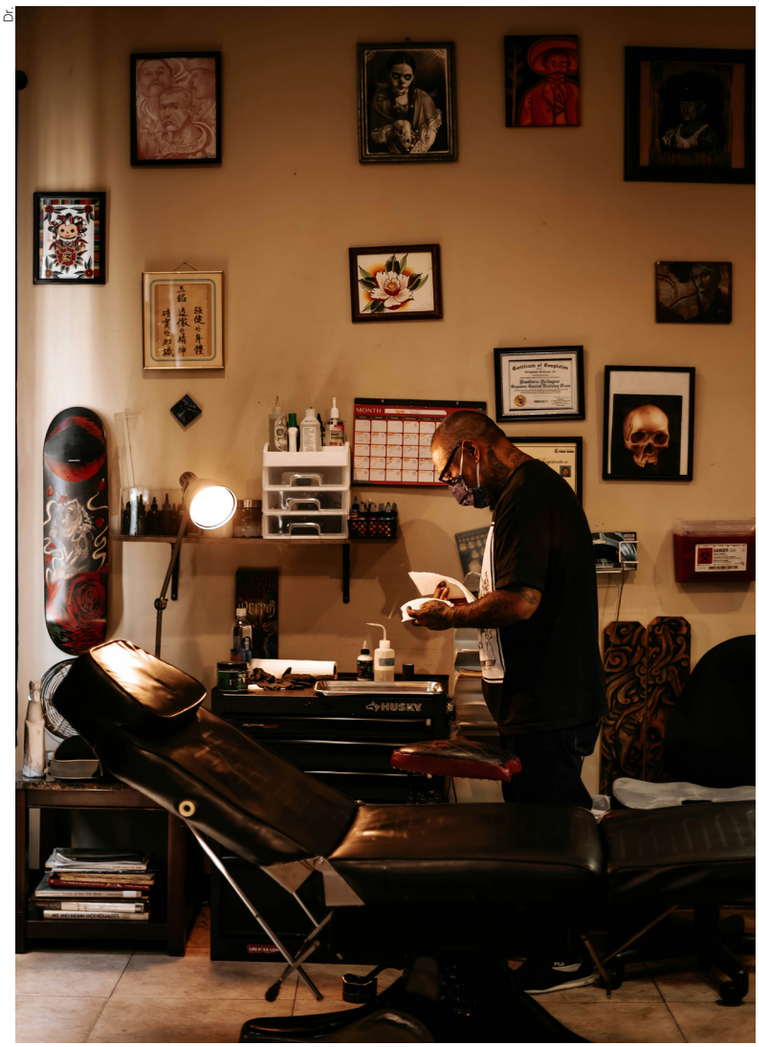
dans le tatouage. Notre corps n'est littéralement pas le même avant et après s'être fait tatouer». Il continue en expliquant que le tatouage agit autant bien sur l'image que les tatoué·es ont d'eux·elles-mêmes que sur la confiance que cela leur apporte: «J'ai vu tellement de gens prendre confiance en eux au fur et à mesure qu'ils se faisaient tatouer. Il y a des clients qui préfèrent venir se faire tatouer plutôt que d'aller chez le psy».

La formation en question

Le métier de tatoueur·euse est particulier dans la mesure où son apprentissage ne passe pas par des instances scolaires/académiques traditionnelles. Si certaines écoles de tatouages existent, c'est surtout le mentorat qui prédomine. Nous avons demandé à nos tatoueur·euses lausannois pourquoi ce métier exige une formation hors des sentiers battus et pourquoi cet aspect est intrinsèque et indissociable de la pratique. D'un côté, c'est une pratique historiquement marginale. De ce fait, elle a évolué en continuant selon ses propres codes et ses propres règles. Il est difficile d'institutionnaliser une pratique qui a longtemps été mise hors du système.

«On ne finit jamais d'apprendre»

D'un autre côté le tatouage est un art dans la définition étymologique de ars, artis, en latin, qui désigne la technique, l'habileté ou encore le savoir-faire. Comme le résume très bien Mojo Jojo: «La culture du tatouage se veut non conventionnelle. Et c'est en ça que le transfert du savoir ne se fait pas de manière institutionnelle». De ce fait, l'apprentissage de ce savoir-faire doit impliquer une passation pratique formelle tout en inculquant également certaines valeurs, comme le devoir d'exigence et de qualité ainsi qu'une certaine vision générale du tatouage, pour reprendre les termes de Benoît. De plus, la nécessité de ne pas rendre ce métier trop accessible se justifie par le fait qu'il n'est pas souhaitable d'avoir trop de tatoueur·euses sur le marché. Si la concurrence est déjà rude aujourd'hui, elle serait pire s'il suffisait de faire une formation facilement accessible. De plus, comme le rappelle Loraine de *CoffinClub*, le métier de tatouageur·euse passe surtout par une pratique intensive du dessin. Avoir l'ambition de faire du tatouage, c'est déjà avoir un portfolio solide, constitué au cours d'un parcours plus personnel, et non académique ou scolaire. Dans l'ensemble, la formation quelque peu archaïque du tatouage représente surtout une volonté pour les profesionnel·les de protéger et de respecter leur métier afin qu'il ne perde pas de sa qualité et de son sens. De ce fait, les écoles de tatouage sont souvent mal perçues par les tatoueur·euses qui voient cela comme «un modèle purement commercial et économique, qui n'est pas dans une idée de transmettre un art» pour reprendre les mots de Benoît. Les personnes interviewées voient ces écoles comme une sorte d'usine à argent fournissant des certificats de pratiques sanitaires après une très courte durée de formation. Si cette vision est quelque peu caricaturée, elle est tout de même vraie dans le fond: Il n'est pas possible d'apprendre toutes les facettes du tatouage, de son histoire à ses valeurs en passant par sa technique, en tatouant de fausses peaux durant 6 mois. De ce fait, les personnes sortant de ces écoles sont souvent refusées par les *shops*, ce qui les pousse à ouvrir les leurs, engendrant ainsi une qualité homogène moindre, comme le résume Julien. Comme le dit bien *Mojo Jojo*: «Il n'y a pas d'art sans intention. Et je pense que dans ces écoles de tatouage, il n'y a pas forcément de l'intention». Finalement, tous consentent à dire que la formation est continuelle: «On continue à apprendre en permanence. Si on change nos techniques, nos approches de travail ou si on évolue dans notre style, on a besoin d'être nourri et d'échanger avec d'autres confrères·sœurs pour pouvoir comprendre et essayer. On ne finit jamais d'apprendre». Comme l'exprime Loraine, la richesse d'un apprentissage en *shop* réside justement dans cette idée d'apprentissage entre pairs: «J'étais directement au contact d'artiste pour les observer, pour qu'ils m'observent et pour échanger avec eux. Pour moi c'est la meilleure façon de pouvoir apprendre. Ensuite, bien sûr, il faut créer son univers, et ça peut prendre des années.»



Les réseaux sociaux: meilleur ennemi

Si les tatouages ne sont que rarement exposés aux musées pour les raisons décrites plus haut, les réseaux représentent une vitrine en soi, comme le dit joliment Benoît: «Les comptes *Instagram*, c'est un peu comme une exposition. C'est une magnifique vitrine». Si les aiguilles sont les outils principaux des tatoueur·euses, les réseaux sociaux, en particulier *Instagram*, sont devenus des instruments essentiels de leur métier. «Les réseaux sociaux m'ont permis de vivre de ma passion. Je n'aurais clairement pas pu vivre du tatouage sans *Instagram*.» confie *Mojo Jojo*.

«Le bouche-à-oreille, c'est le réseau social d'avant»

Comme le dit Benoît: «En termes de visibilité, c'est monumental». Bien que cette partie du métier soit parfois ressentie comme une corvée, elle reste d'une importante et d'une nécessité indéniable «certes, on peut s'en plaindre, mais il y a un truc qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'on ne pourrait pas faire sans.» complète Jo. Ensuite, il y a aussi la façon dont on utilise les réseaux sociaux, qui varie d'une personne à une autre. D'une part, les réseaux sociaux représentent une vitrine professionnelle. De l'autre, le tatoueur ou la tatoueuse a parfois besoin de se montrer en tant que personne afin de donner à voir aux client·es leur personnalité. En effet, cet aspect est important dans la mesure où la «relation client» est très différente de celle d'un·e vendeur·euse et un·e achteur·euse, par exemple. Une relation de confiance doit se tisser entre le·la futur·e tatoué·e et le·la tatoueur·euse. En effet, mettre son corps sous les aiguilles d'un artiste nécessite de se sentir à l'aise, autant pour l'aspect irréversible de l'acte, que dans celui de la vulnérabilité que représente le contact physique et parfois psychologique, voire initiatique, que représente le tatouage. La plupart de personne interviewée mentionnent le fait qu'avant les réseaux sociaux, les praticien·nes constituaient leur clientèle grâce au bouche-à-oreille et que cela continue encore aujourd'hui, mais différemment. Un réseau social a toujours existé dans le monde du tatouage, il a simplement changé de forme. «Le bouche-à-oreille, c'est le réseau social d'avant.» résume *Mojo Jojo*. Ce que les réseaux sociaux permettent aussi, c'est de se constituer une clientèle à l'international, ouvrant les portes du voyage aux artistes qui le désirent. •

Propos recueillis par Zoé Bruand et Jéssica Sousa

Merci à @*townsville.tattoo*, @*leparloir-tattoo* et @*coffinclub_lausanne*

Se faire tatouer pour guérir

TATOUAGE RECONSTRUCTIF • Les raisons pour lesquelles on décide de se tatouer sont diverses. Après un cancer du sein, une brûlure ou une opération, certaines personnes choisissent de redessiner leurs cicatrices à l'encre. Rencontre avec Marie Minutiae, tatoueuse spécialisée dans le tatouage reconstructif.

On parle souvent de tatouage médical, mais Marie Minutiae préfère le terme de tatouage reconstructif, ou tatouage de reconstruction. La nuance a son importance selon elle en raison du fait que pour des personnes qui ont subi de nombreux traitements, ce tatouage est une manière de sortir du domaine médical pour aller dans quelque chose de plus artistique et symbolique. Elle nous dit que la plupart de ses client·es ont été diagnostiquées avec un cancer du sein, et qu'à force de manipulations et d'examens, cette partie intime du corps a fini par ne plus leur appartenir.



©Marie Minutiae

Des cicatrices subies, un tatouage choisi

Certaines de ses client·es lui confient qu'elles peinent à regarder leur reflet dans le miroir. Ainsi, pour Marie Minutiae, plus que le résultat final, c'est le processus qui permet de reprendre le contrôle de son corps sur une zone directement liée à l'estime de soi, après ce traitement médical lourd. Les techniques chirurgicales de prise en charge du cancer du sein ont toutefois évolué, comme elle nous l'explique. À présent, le corps médical ne privilégie plus l'ablation complète du sein de manière systématique mais plutôt le retrait des seuls tissus cancéreux. Ce sont des avancées majeures pour les personnes souffrant de cette maladie car, il est possible de guérir du cancer et souffrir ensuite de troubles psychiques, faute de parvenir à faire face à l'image de sa poitrine à la suite des interventions chirurgicales.

Pour elle, le tatouage peut alors faire partie du processus de guérison, puisque les cicatrices ont été subies mais le tatouage, lui, est choisi. Il permet de s'exprimer de manière symbolique, d'embellir la zone touchée, ou encore de tromper le regard, en redonnant l'illusion du volume ou en détournant l'attention de la cicatrice.

Se reconstruire à travers le tatouage

Entre le choix de se tourner vers la chirurgie reconstructive, certaines choisissent de se reconstruire à travers le tatouage. En effet, la chirurgie ramène, encore une fois, au milieu médical, déjà longuement fréquenté tout au long de la maladie par les patient·es. Selon Marie, la reconstruction semble ainsi presque interminable, puisqu'on risque de courir après un «avant» qu'on ne retrouvera, malheureusement, jamais. Décider de se faire tatouer à la place, c'est décider que le processus est terminé, tout en ayant le contrôle sur cette fin. Pour reconstruire les aréoles, les médecins ont d'abord fait appel à des chirurgien·nes esthétiques ou à des infirmier·ères qui pratiquaient la dermopigmentation, une technique utilisée en esthétique, notamment pour le maquillage permanent. Ce sont finalement quelques patientes qui ont souhaité que des tatoueur·euses s'en chargent, en quête d'un rendu plus réaliste et détaillé, qui ont fait évoluer la technique. Aujourd'hui, une grande partie de ses clientes venant pour le tatouage d'une aréole lui sont envoyées par des médecins. Mais elle ne se limite pas aux personnes ayant souffert d'un cancer puisqu'elle tatoue aussi des cicatrices de brûlures ou de scarifications, ainsi que des aréoles masculines pour des personnes trans ayant eu une torsoplastie.

Partir de la photo, pas de la page blanche

Contrairement à un tatouage classique, avec le tatouage reconstructif le dessin est réalisé directement sur une photographie de la zone à tatouer puisque d'imposer un motif ne fonctionnerait pas. En effet, dans ce cas de figure, la cicatrice doit faire partie intégrante du dessin. Elle nous affirme donc que la pose du stencil peut durer jusqu'à deux heures, la peau cicatricielle pouvannt réagir différemment d'un centimètre à l'autre, mais aussi vite s'enflammer.

Les cicatrices ont été subies mais le tatouage, lui, est choisi

Il faut donc avancer par tâtonnement, parfois en plusieurs séances, contrairement à d'autres types de tatouage. Le cadre diffère lui aussi, comme le stipule Marie Minutiae, elle ne dispose pas d'un studio traditionnel mais bien d'un lieu intime où elle reçoit une personne à la fois. Pour elle poser un nouveau regard sur soi demande du temps. Elle n'hésite pas à dire qu'elle fait volontiers différentes propositions de dessin jusqu'à ce que la cliente soit satisfaite avec le résultat. Il arrive aussi qu'elle dessine directement sur la partie du corps qu'elle tatoue. Le processus de cette technique de tatouage peut ressembler plus à un rituel qu'à une séance de tatouage classique selon elle, ce qui est important c'est que les clientes se sentent à l'aise.

Une pratique évoluant avec les tatoueur·euses

Passée par une école d'art, Marie Minutiae a découvert le tatouage reconstructif avec d'autres artistes. C'est notamment en voyant le travail du tatoueur David Allen, qui revisite artistiquement les zones touchées par la maladie.

Poser un nouveau regard sur soi demande du temps

Elle affirme avoir eu un déclic, en raison de la symbolique de la technique mais aussi parce qu'elle a constaté un manque. Les studios n'étant pas adaptés à ces personnes, elle a voulu créer un lieu pour elles. Reste la question financière car ces tatouages ne sont pas pris en charge par l'assurance. Marie garde espoir, car le coût d'un tatouage est minime par rapport au coup des traitements et avec le soutien des médecins et infirmières cette technique fera peut-être un jour partie intégrante des de la reconstruction prise en charge par les assurances. Pour l'instant, Marie a une cagnotte permettant de récolter des dons grâce auxquels il est possible d'offrir des tatouages. Aussi, certaines associations peuvent également, en partie, prendre le tatouage en charge. Elle fait également l'éloge d'associations comme *Sœurs d'encre* en France ou *OSE* à Lausanne, auprès desquelles elle est aussi engagée. De ces rencontres, elle retient la chance de croiser des parcours inspirants, qui ont changé son regard sur la maladie et sur son propre corps. Personne ne devrait vivre cela, dit-elle, mais il y a aussi de beaux moments. Elle espère que le tatouage en fasse partie: un moment unique, dont elles se souviendront en le regardant. •

Propos recueillis par Jéssica Sousa

Retrouvez *@marie.minutiae* sur Instagram

Tatouages, mémoires à fleur de peau

IDENTITÉ • En Polynésie, il raconte les ancêtres. En Nouvelle-Zélande, il affirme une identité longtemps marginalisée. Au Japon, il a tendance à être un motif d'exclusion. Derrière des dessins aujourd'hui reproduits aux quatre coins du monde, le tatouage témoigne d'histoires et de significations qui varient selon les cultures.

Le 27 décembre 2021, Oriini Kaipara présente le journal de 18 heures en Nouvelle-Zélande. Sur son menton, des lignes noires attirent les regards. Pour la première fois, une présentatrice affiche un *moko kauae*, tatouage traditionnel des femmes maories, à une heure de grande écoute. Sa présence à l'écran marque une étape dans la visibilité de cette tradition. Selon les époques et les cultures, le tatouage peut être héritage, honneur ou marque d'infamie.

Des histoires gravées dans la peau

L'humanité se tatoue depuis des millénaires. Ötzi, homme des Alpes mort il y a plus de 5'000 ans, porte les plus anciennes marques tatouées identifiées sur une peau humaine. Impossible pourtant d'en attribuer l'invention à un seul peuple: la pratique est apparue dans différentes régions du monde.

Le tatouage peut être héritage, honneur ou marque d'infamie

C'est en Polynésie que les Européen.nes découvrent le mot «tatau», à l'origine de «tatouage». À Tahiti, une légende attribue l'invention du tatouage aux deux fils du dieu *Ta'aroa*. Ce récit dit sa dimension sacrée, non son origine historique. Dans plusieurs sociétés polynésiennes, les motifs peuvent signaler un rang, accompagner le passage à l'âge adulte ou rappeler les liens avec les ancêtres. Leur forme, leur emplacement et leur signification varient d'une île à l'autre. Avant les machines électriques, des outils en forme de peigne, frappés avec un maillet, faisaient pénétrer le pigment dans la peau. Au Samoa, ce savoir-faire s'est transmis au sein de lignées de spécialistes, les *tufuga tā tatau*. Selon le musée néo-zélandais *Te Papa*, recevoir un tatau reste un engagement important, même si les outils et les contextes ont évolué. L'arrivée des missionnaires européens a toutefois bouleversé certaines traditions. À Tahiti, la pratique du tatouage a décliné sous l'influence des normes chrétiennes, au point que des techniques ont dû être réapprises. Au début des années 1980, des spécialistes venus du Samoa participent à sa renaissance. Ce renouveau s'inscrit dans un mouvement de redécouverte et de transmission des pratiques culturelles polynésiennes.

***Le moko,* une identité revendiquée**

En Aotearoa, nom maori de la Nouvelle-Zélande, les Māori ont développé leur propre art: le *tā moko*. Ses spirales et ses lignes évoquent notamment le *whakapapa*, la généalogie, et le *mana*, le prestige ou l'autorité d'une personne. Autrefois, les outils pouvaient creuser des sillons dans la peau. Les motifs du visage pouvaient ainsi renseigner sur l'identité et la place d'une personne dans sa communauté. Le *moko kauae*, porté sur le menton et parfois les lèvres par des femmes maories, a perduré malgré la marginalisation coloniale.



Dr

Un passeport qui raconte ses origines

Dès la fin du XXe siècle, sa renaissance accompagne une réaffirmation culturelle. En 2020, Nanaia Mahuta devient ministre des Affaires étrangères en portant son *moko* kauae. Un an plus tard, Oriini Kaipara l'affiche au téléjournal. Ces apparitions contribuent à la visibilité du moko dans la vie politique et médiatique néo-zélandaise. Au-delà de sa reconnaissance publique, le moko conserve une dimension personnelle et généalogique. Dans un entretien publié par *Racism Search*, le tatoueur maori Tamararo Raihania décrit le moko comme «un passeport» qui raconte ses origines. Il constitue ainsi une manière d'exprimer une appartenance et de transmettre une histoire familiale. Des démarches de revitalisation existent aussi ailleurs dans le monde. Dans l'Arctique canadien, des femmes inuit font revivre les *tunniit*, tatouages traditionnels longtemps découragés par les missionnaires. Ces marques peuvent transmettre le souvenir d'une ancêtre ou un lien familial. Leur pratique participe aujourd'hui à la transmission de ces traditions entre générations.

Au Japon, un art encore suspect

Au Japon, le regard change. L'*irezumi* peut prendre la forme de vastes compositions couvrant le dos ou les bras, mêlant dragons, carpes koï, vagues et fleurs. Durant l'époque d'Edo (1603-1868), deux usages coexistent: certains criminels sont tatoués en guise de punition, tandis qu'un art décoratif se développe dans les villes. Vers 1827-1830, les estampes de héros tatoués d'Utagawa Kuniyoshi popularisent ces motifs, rappelle le *Museum of Fine Arts* de Boston. Au début de l'ère Meiji, le pouvoir interdit le tatouage, soucieux notamment de l'image du pays. L'interdiction est levée en 1948, mais le stigmate persiste. L'association des grands tatouages aux *yakuzas*, membres du crime organisé, contribue à cette perception. Le tatouage japonais se trouve ainsi au croisement de plusieurs histoires: celle des pratiques artistiques, des sanctions pénales et des représentations du crime organisé. Aujourd'hui encore, certains *onsen*, les bains de sources thermales, refusent l'accès aux personnes tatouées.

Sur la peau se lisent des histoires individuelles

L'Office national du tourisme japonais note toutefois une évolution: davantage d'établissements les acceptent, parfois à condition de couvrir les motifs; d'autres proposent des bains privés. La règle dépend du lieu. La reconnaissance artistique du tatouage coexiste donc avec des restrictions dans certains espaces collectifs. Le tatouage n'appartient donc pas qu'aux européen·nes mais cela fait partie de toutes les cultures. Cette circulation soulève aussi la question de l'appropriation culturelle, notamment lorsque des motifs liés à une généalogie ou à un statut sont repris dans d'autres contextes. De la transmission des savoir-faire en Polynésie à la réaffirmation culturelle maorie, en passant par les perceptions contrastées au Japon, ces parcours montrent la diversité des rôles du tatouage. Sur la peau se lisent ainsi des histoires individuelles, mais aussi celles des sociétés où ces pratiques se sont développées. •

Valentine Dusser

Le tatouage dans l'Antiquité

TATOUAGE FORCÉ • Dans l'antiquité gréco-romaine, le tatouage était coercitif. Le tatouage judiciaire ou punitif, marque d'infamie, servait à designer esclaves fugitifs et criminels, alors que les tatouages d'appartenance signalaient les prisonniers de guerre et certains fonctionnaires de l'état.

«Un esprit sain dans un corps sain», c'est le dicton qui résume l'attitude des Grecs et des Romains anciens vis-à-vis du corps humain. Ce n'est donc pas surprenant que la modification corporelle, notamment l'acte de se tatouer, soit vue d'un mauvais œil à cette époque.

Retour dans le passé: la pratique du tatouage.

Comment est-ce que l'on tatouait? Loin des aiguilles stérilisées d'aujourd'hui, le tatouage à l'époque se faisait dans des conditions insalubres, plus ou moins néfastes pour la santé. Des dessins étaient réalisés sur la peau à l'aide de chablons en bois remplis de charbon. Ces traces étaient ensuite suivies avec une aiguille trempée dans de l'encre. Selon les sources, notamment les écrits d'Hérodote, ce seraient les



Perses qui auraient transmis le tatouage aux Grecs qui l'auraient eux-mêmes transmis aux Romains. Réservée aux hommes, cette pratique ne s'exerçait que dans certains contextes très précis. Le tatouage punitif était le plus souvent exercé sur les esclaves délinquants.

Esclaves fugitifs

Les esclaves qui avaient le malheur d'essayer de s'échapper se faisaient tatouer sur le front, pour empêcher la récidive et de pour rendre visible le contrôle du maître sur la personne réduite en esclavage.

L'ultime marque des dominant·es sur les dominé·es

Le philosophe grec cynique Bion de Borysthène décrit son père, qui était esclave: «[il] avait, non pas un visage, mais un récit sur le visage, la marque de la dureté de son maître par suite de ses égarements.» Il y avait même des tatoueurs professionnels qui s'occupaient de marquer les esclaves. À Rome, c'est l'enseigne FHE (*Fugitivus hic est*) «celui-ci est un fugitif» que l'on tatoue. Les esclaves publics en Grèce antique qui appartenaient à la ville étaient également tatoués du «sceau public» afin de prévenir la fuite et marquer l'appartenance.

Fonctionnaires publics: des corps marqués.

Le tatouage pour marquer l'appartenance des militaires aux légions romaines apparaît tardivement, autour du IVe siècle, c'est-à-dire après la christianisation de l'empire. Contrairement à aujourd'hui, où le tatouage symbolise la liberté de l'individu, le tatouage coercitif était l'ultime marque des dominants sur les dominés, de la servitude à l'État, mais aussi de l'appartenance du corps à Dieu. •

Ella Grahn

The Leu Family's Familiy Iron

BIOGRAPHIE • 1981, Rue Centrale 34 à Lausanne. Felix et Loretta Leu fondent ce qui deviendra le mythique *Leu Family's Family Iron Tattoo Studio*. Ce n'est que le quatrième salon de tatouage en Suisse. Récit d'une dynastie de pionniers.

Dans le milieu du tatouage, le nom «Leu» est entouré d'une aura mythique. Dès les années 1970, Felix Leu contribue au renouvellement d'une discipline qui n'en est qu'à sa prélude. L'horizon créatif s'étend, nourri par de jeunes artistes passionné·es et des échanges culturels transnationaux. Écrire l'histoire de la famille Leu, c'est écrire celle du tatouage moderne.

L'histoire

Le mythe Leu commence en 1961, lorsque le jeune Bâlois Felix fugue, à la recherche de liberté. Commence ainsi une vie d'artiste bohème. En 1965, alors qu'il aide son beau-père, Jean Tinguely, pour une exposition à New York, rencontre Loretta, une jeune étudiante d'art. Ensemble, ils sillonneront les routes du monde pendant quinze ans, en passant par l'Inde, le Népal, l'Espagne, et l'Angleterre. Leurs enfants, Filip, Ama, Aia et Ajja, naîtront au fil de leurs aventures. Ce n'est qu'au printemps 1978 que les Leu découvrent le tatouage. Lors d'une visite au Kosovo, Felix est pris pour un tatoueur nomade. De cet heureux accident, naît une vocation pour Felix qui y voit le métier idéal, garantissant à la fois autonomie et sécurité financière pour sa famille.

Écrire l'histoire des Leu, c'est écrire celle du tatouage moderne

Direction Londres où il apprend à reproduire les motifs classiques du tatouage états-unien. Puis Goa, destination prisée



des hippies où le couple s'inspire de la culture locale et de ses motifs hippies, tribaux, hindous et bouddhistes. En 1981, la famille s'installe à Lausanne et fonde le fameux *Leu Family's Family Iron*. Le canton de Vaud est l'un des rares cantons où le tatouage est autorisé. Le salon devient rapidement une institution locale, accueillant une clientèle toujours plus diversifiée. Dans une culture du tatouage alors dominée par les *flashs*, petits motifs (re)produits en masse, Felix se distingue par son approche *freehand* Il improvise et personnalise le motif en harmonie avec la vision et l'anatomie des client·es. Son style syncrétise imaginaires *rock'n'roll*, psychédélique, folklores de l'Asie du Sud, motifs tribaux, mais également comics et science-fiction. Il cultive ainsi un nouvel *ethos* de la pratique, privilégiant l'interaction humaine avec les client·e·s, la perfection technique et l'hygiène. Sa philosophie sera partagée via ses mentorats et échanges avec d'autres artistes.

La postérité

En 2002, Felix s'éteint d'un cancer, mais son héritage ne sera pas oublié. Aujourd'hui, la légende Leu est incarnée par Filip. Formé dès ses 17 ans auprès de grands maîtres, il perfectionne le style *irezumi* avec ses *bodysuits*, grandes pièces inspirées du tatouage traditionnel japonais, avec une touche *rock* et BD. L'énergie créative de la famille Leu continue de rayonner à travers le monde, émanant des projets artistiques ou musicaux de chacun et des souvenirs chers qu'ils ont inscrits dans les esprits, ou la peau. En 2021, le *Musée Tinguely* expose les œuvres de la «Leu Art Family»: la boucle est bouclée. Une communauté mondiale est marquée par l'influence des Leu, d'une part pour leur impulsion créative et leur virtuosité technique, et d'autre part pour leur ouverture et générosité. •

K. N.

La peau comme manifeste

CONTESTATION • Le tatouage a une popularité récente. Loin d'avoir une simple fonction esthétique, il a une longue histoire en lien avec les personnes marginalisées comme porteur d'affirmation d'identité et de contestation de l'ordre établi.

Le tatouage est une des pratiques communes à l'humanité: elle est exercée depuis la préhistoire à travers le monde. Banni par l'Église au Moyen-Âge, le tatouage réapparaît en Occident par le biais des marins qui explorent le Pacifique au 18ème siècle. La pratique chez ces peuples insulaires est de marquer le statut social et les moments importants de l'existence. Le tatouage évolue et devient alors un moyen de passer le temps durant les longs mois en mer et de d'inscrire les épisodes marquants de leur vie.

Marqueur d'identité

La pratique du tatouage se diffuse ensuite dans les quartiers malfamés des ports lors des escales. Il est repris par les bagnards envoyés dans l'enfer carcéral colonial comme un moyen de regagner une identité. Étant réduit à un chiffre, se tatouer signifiait garder une conscience de soi. Les tatouages permettaient d'exprimer autrement ses idées et ses sentiments: désespoir, haine, rejet de l'armée, faits d'armes ou même les désirs.

Se tatouer signifiait garder une conscience de soi

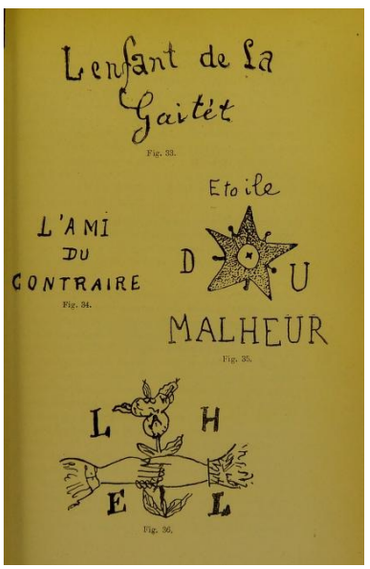
Ces dessins codés leur servent ensuite de signes de reconnaissances dans la pègre. Cependant face à la stigmatisation de la société et de l'État ainsi que la volonté de se faire discret, la pratique meurt peu à peu.

Renouveau

Le tatouage renaît de ses cendres lors de la contre-culture des années 60. Il sort des bas-fonds pour arriver en plein jour, normalisé petit à petit par les médias et les célébrités. Le tatouage a désormais une double fonction-politique et artistique. Dès les années 70, des femmes se tatouaient comme symbole de libération et de réappropriation de leur corps. À la suite de l'émeute de *Stonewall*, le tatouage permet aux personnes queers d'affirmer leur identité. Le tatouage militant actuel découle de ces pratiques revendicatives: moins codifié et plus discret que la première génération, il reste toutefois important pour eux·elles qui portent et leur permet d'exprimer leur identité et leurs luttes qu'elles quelles soient. •

Samuel Bigler

Dr



(Dé)tatouage et santé

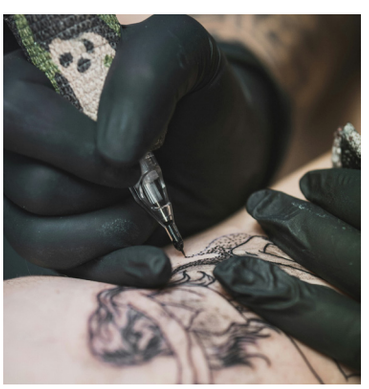
SANTÉ • Le tatouage est devenu une pratique commune, presque banale. Cependant, il n'est pas anodin: les aiguilles blessent la peau et les encres sont aujourd'hui aux centres du sujet. Affectant le corps sur le long terme, celle-ci représente un problème sanitaire peut-être sous-estimé.

Le tatouage est en soi une lésion faite au corps. Afin de faire pénétrer l'encre sur le long terme, les tatoueur·euses utilise une ou plusieurs aiguilles afin d'implanter l'encre 2 milimètre sous la peau. Le fait de faire entrer un corps étranger dans le corps est déjà une blessure en soi qui demande à l'organisme de s'adapter. Si cette étape de cicatrisation se passe généralement bien, le risque pour la santé n'est cependant pas entièrement derrière. En effet, des études se sont penchées sur l'encre utilisée pour tatouer. De la composition aux effets qu'elles ont sur le corps, ces études ont montré que l'encre continue à agir sur le corps bien après la cicatrisation. En effet, la peau est un organe, et, une fois le tatouage fait, cet organe continue à vivre comme à son habitude, communicant avec le reste de l'organisme. La peau, est la porte d'entrée pour l'encre, lui permettant ainsi de se répandre dans le corps.

Système imunitaire affaibli

Des chercheur·euses affilié·es à l'*Université de la Suisse italienne* (USI) ont étudié où l'encre se dépose et les risques associés à son dépôt ailleurs que dans le corps. Les résultats ont montré que l'encre se loge dans les ganglions lymphatiques et y reste bloquée, parfois pendant des années. Répartis dans tout le corps, les ganglions lymphatiques sont des petits organes qui agissent comme des filtres pour le système immunitaire. Le liquide lymphatique qui passe par ces ganglions, est filtré, laissant derrière lui virus bactéries et cellules anormales. Une fois piégés, ce sont les cellules responsables de la destruction des agents néfastes, les macrophages, qui prennent le dessus. Elles commencent par lancer une capture active des corps néfastes avant de tenter de les détruire. Si elles arrivent à bout de certains virus ou bactéries, elles ne peuvent pas décomposer le liquide pigmenté du tatouage. Un cercle vicieux

Dr



est alors créé: l'encre est piégée, puis tue les cellules responsables de l'immunité, réduisant ainsi le système de défenses immunitaires de manière générale. La mission de protéger le corps contre les infections et les cancers est donc compromise.

Détatouage, pas moins nocif

La mode du tatouage a engendré celle du détatouage. Plusieurs techniques existent, mais la plus courante est le détatouage au laser qui fragmente l'encre en petites particules. Cependant, cette technique présente des risques, notamment lorsqu'elle n'est pas effectuée par des médecins. Depuis la démocratisation de l'épilation laser, le détatouage est désormais pratiqué plus facilement sans encadrement médical. Le détatouage chimique, c'est-à-dire effectué grâce à de l'acide lactique, n'est pas moins agressif que le laser. Les deux techniques causent des brûlures profondes et peuvent engendrer des croûtes, des cloques ou encore des tâches sur l'épiderme. Face aux dangers que représentent le tatouage et son effacement, comment appréhender, d'un point de vu sanitaire, l'avenir de cette pratique pourtant tant appréciée par la majorité de la population? •

Zoé Bruand

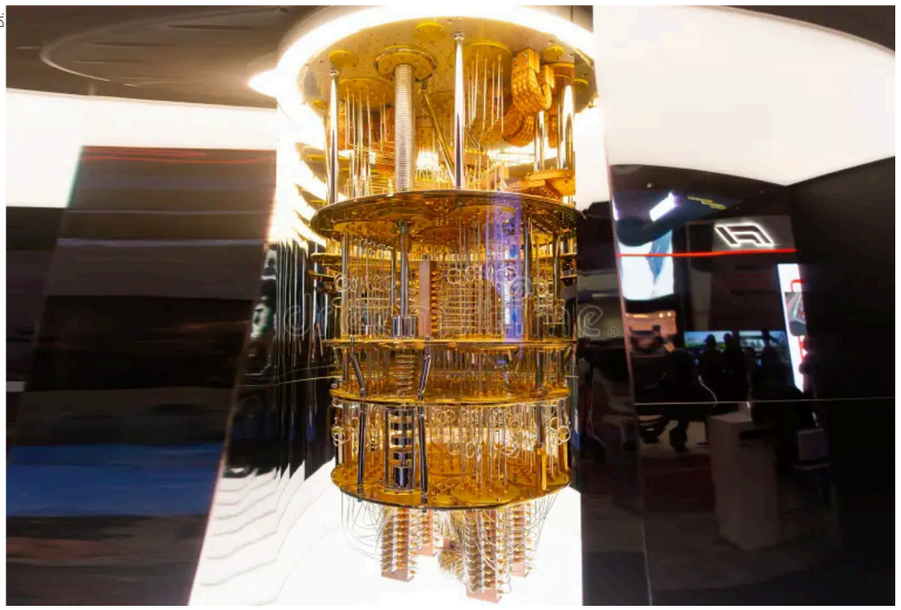
Tous·tes dans le piège quantique

TECHNOLOGIE • De la simulation de molécules permettant l'élaboration de nouveaux médicaments, de lutter contre le réchauffement climatique, au décèlement de l'implacable explication du Big Bang, les ambitions de la deuxième révolution quantique sont aussi colossales qu'inconcevables.

S'il semble que l'intelligence artificielle occupe toute la place sur le devant de la scène technologique, l'ordinateur quantique, tout bonnement basé sur l'une des forces les plus puissantes et mystérieuses de la nature, est l'ultime point de mire des physicien·nes à travers le globe. Et pour cause: l'ordinateur quantique aurait une puissance de calcul extraordinairement plus rapide qu'un ordinateur classique. Ce dernier fonctionne sur ce que l'on appelle des «bits» (binary digits), pouvant prendre deux valeurs possibles : 0 ou 1. Un bit n'a que deux valeurs possibles, mais c'est à partir de cette dualité simple que se construit toute la logique numérique moderne. Quant à lui, l'ordinateur quantique se base sur des «qubits» (quantum bits). Ces derniers diffèrent en ce qu'ils reposent sur des propriétés quantiques farouches, conférant notamment à deux qubits de pouvoir se superposer en quatre configurations possibles: 00, 01, 10 et 11. À mesure que l'on ajoute des qubits, le nombre de configurations possibles augmente de façon exponentielle. On parle alors de «suprématie quantique» pour décrire la puissance de calcul sans précédent de cette technologie. À titre représentatif, la puce «Google Willow» de 2024, dotée de 53 qubits, avait effectué un calcul de référence en moins de cinq minutes, là où il aurait fallu environ 10^{20} années pour qu'un superordinateur classique des plus puissants le résolve… Pour rappel, l'univers lui-même a environ 10^{10} ans. Dans quel monde pourrait-on donc bien avoir besoin d'une telle technologie?

Le piège quantique

Force est de constater que la question ne nous est pas posée. Par des promesses aussi vagues qu'utopiques, des acteurs comme la Chine, les États-Unis, la France et l'UE n'ont laissé aucune place au débat démocratique avant d'entrer en «course au quantique» financée par milliards en fonds publics. En 2026, la Chine a déjà investi 15 milliards de dollars dans l'informatique quantique et prévoit d'atteindre les 20 milliards d'ici 2030, tandis que les investissements publics et privés aux États-Unis s'élèvent à plus de 10 milliards de dollars en 2025-2026, contre 1 millard pour la France cette année, auquel s'ajouteront 3 milliards d'ici 2030. De toute façon, qui s'opposerait à l'ultime «solution contre le réchauffement climatique»? Il s'agit là d'un des points soulevés par Marie Alauzen, chargée de recherche au CNRS, dans le cadre de la Réunion du GIT «Régulation, technologie et société» du 9 octobre dernier à l'UNIL. Suite à ses enquêtes et analyses sur le sujet, Alauzen relève non pas simplement la force d'un tel ordinateur, mais celle des termes employés pour le justifier. L'évocation d'une «révolution» et «suprématie» quantique imminente par les géants de la tech a contribué à façonner une image grandiose, pressante et indiscutable de cette technologie, nous plaçant ainsi dans ce qu'elle appelle un «piège quantique».



DR

Qu'une affaire de *«winner takes all»*

Ce dernier est notamment refermé en ce qu'il est cloisonné en un monde de chacun pour soi, opaque et dépourvu de coopération internationale. La collaboration scientifique interétatique est d'ailleurs en baisse générale, avec des taux passés de 33% à moins de 30% entre 2022 et 2019. Porté·es par cette dynamique, les participant·es de la course au quantique se précipitent tête baissée, sans faire le moindre pas de côté pour se concerter et définir des conditions d'usage qui nous éviteraient, au vu des dérapages technologiques actuels, de voir notre propre vie défiler au lieu de celle de l'Univers au moment du Big Bang…

Le problème, c'est la solution!

Du point de vue étatique et institutionnel, la menace majeure que poserait l'ordinateur quantique est que, s'il atteint la puissance de calcul recherchée, celui-ci pourrait passer au travers de n'importe quel code de sécurité actuel et ainsi accéder à toutes sortes d'informations sensibles, qu'il s'agisse d'informations bancaires ou encore de communications militaires. En effet, face à un dénommé algorithme de Shor, un algorithme quantique crée en 1994 par le mathématicien Peter Shor et qui n'attend qu'un bon ordinateur quantique pour être employé, les systèmes cryptographiques d'aujourd'hui comme RSA ou ECC deviendraient obsolètes. Consternant, effectivement. Mais on se doute bien qu'on ne laisserait jamais le militaire et la fortune étatique se faire menacer ne serait-ce qu'une seconde, tout de même! En l'occurrence, la cryptographie post-quantique est plus en avance que l'ordinateur quantique lui-même. Sans nécessiter de matériel quantique pour être déployés, des algorithmes post-quantiques (Kyber, Dilithium, SPHINCS+ et McEliece) sont déjà standardisés et en cours de déploiement par de plus en plus d'institutions. Le quantique lui-même n'est donc ni nécessaire, ni même encore sur pieds. Pour autant, en bons pompiers pyromanes, au nom de la «sécurité» et de la «souveraineté nationale», la course est cadrée comme nécessaire. La conquête du quantique n'est avant tout qu'une affaire de «winner takes all», technonationaliste et mercantile. Dans les mots d'Emmanuel Macron lors de son discours du 22 mai 2026, «On sait que ceux qui réussiront, en particulier dans le quantique, à prendre les options technologiques les plus radicales, ceux qui réussiront cette phase, seront ceux qui bâtiront les standards, prendront les parts de marché». Pour l'heure, il est difficile de se projeter dans les ressorts exacts de cette technologie quantique. En effet, compte tenu de la complexité que pose la maîtrise des particules quantiques, on estime qu'il faudra encore une dizaine d'années pour que l'ordinateur soit parachevé. La question de savoir s'il finira par rester cantonné aux laboratoires et destiné à la recherche pure, instrumentalisé à des fins de sournoiserie politique ou mis sur le marché grand public est encore floue. •

Laura Ayoubi

Le temps des ruptures

POLITIQUE • Les récentes élections régionales allemandes ont révélé l'effritement du centre au profit des «extrêmes». Les victoires de Die Linke à Berlin et d'Alternative für Deutschland (AfD) dans plusieurs *Länder* offrent un regard sur les dynamiques politiques actuelles.

Deux semaines après la victoire historique de l'AfD en Saxe-Anhalt, avec 43,8% des voix, le scrutin du 20 septembre en Mecklembourg-Poméranie-Occidentale a confirmé sa dynamique: avec 38,2% des voix, l'AfD arrive en tête devant le Sozialdemokratische Partei Deutschlands (SPD). La Christlich Demokratische Union (CDU), elle, tombe à 4,9% et est, pour la première fois de son histoire, exclue d'un parlement régional. À Berlin, Die Linke l'emporte malgré la progression de l'extrême droite.

La fin du centrisme et le retour de la politique de rupture?

Merz, le Chancelier allemand, déplore une situation «désastreuse», alors que l'AfD progresse malgré ses promesses d'en contenir l'ascension. L'immigration et le logement illustrent les difficultés des partis traditionnels à répondre aux préoccupations électorales, alors qu'ils dominaient les élections depuis la réunification du pays. Le renouvellement générationnel constitue une piste d'explication: l'éloignement des mémoires du nazisme contribue à modifier le rapport des jeunes générations à la radicalité politique. Auparavant, en Allemagne de l'Ouest, les courants extrémistes étaient longtemps restés en marge du pouvoir, tandis que la Cour constitutionnelle avait interdit certaines organisations. De même, après la chute du mur de Berlin, la gauche radicale n'a pas su remettre en question le consensus centriste. Cependant, l'Allemagne réunifiée sous Schröder (SPD), puis Merkel (CDU), a accumulé des lacunes qui se révèlent graduellement: disparités entre l'Est et l'Ouest, dépendance à l'énergie russe, sous-investissement et déclin des infrastructures, intégration insatisfaisante des réfugié·es des années 2010. Ainsi, l'absence de changement amène les électeur·ices allemand·es, et plus généralement dans les démocraties libérales, à se méfier de la politique, à s'abstenir ou à considérer des solutions secouant le *statu quo*. L'AfD a su agréger ces frustrations, d'abord autour de l'intégration européenne, puis de l'immigration, de l'identité et de la sécurité. Ses récents succès électoraux dans l'ancienne Allemagne de l'Est, s'inscrivent notamment dans un contexte de disparités économiques et territoriales, sans que celles-ci suffisent à expliquer son succès. À Berlin, la progression de l'AfD se heurte à celle de Die Linke, qui mobilise autour du pouvoir d'achat et du logement. La victoire du parti de gauche radicale, comparée par certain·es commentateur·rices à celle de Mamdani à New York, en raison de son caractère exceptionnel, peut notamment être mise en relation avec les caractéristiques socio-économiques de la capitale, diplômée et tertiarisée. En revanche, les campagnes entourant Berlin, dans lesquelles l'AfD l'emporte, sont plus paupérisées et plus sensible au sentiment de classement associé avec le vote d'extrême-droite. La portée nationale de cette dynamique reste alors incertaine, la gauche peinant à élargir son électorat depuis 2021.

Dr.



(Tri-)Polarisation de la politique

Le retour de ces réelles alternatives politiques complexifie la compétition électorale au-delà du clivage économique gauche-droite classique, en faisant émerger trois pôles: la défense du *statu quo* libéral-conservateur, une conception autoritaire de la société privilégiant l'homogénéité nationale, et une vision pluraliste fondée sur la limitation des pouvoirs publics et privés.

La progression de l'AfD se heurte à celle de Die Linke

Dans ce contexte, le centre a su utiliser l'extrême-droite comme repoussoir pour se maintenir au pouvoir. Ainsi, le cordon sanitaire ne tient plus qu'à un fil alors que l'AfD est électoralement dominante sans accéder au pouvoir. Dans cette position, elle transforme son exclusion en ressource politique, en se présentant comme la force électorale à laquelle le système refuse de donner les moyens de gouverner. Le centre, et particulièrement la CDU, qui dirige le gouvernement, est alors confronté à un dilemme entre succomber à la radicalisation du champ politique, ou perdre davantage d'électeur·rices, comme lors des derniers scrutins. Parallèlement, les partis de gauche (SPD, les Grünen) et la gauche radicale (Die Linke) doivent trouver des terrains d'entente, comme récemment dans des contextes régionaux à Berlin ou Brême, afin de construire une opposition crédible à l'AfD. La gauche doit également transformer ses succès locaux en un ralliement plus large, capable de mettre en avant des revendications sociales concrètes, d'élargir son électorat et de proposer une alternative au consensus politique traditionnel d'ici 2029, prochaine échéance fédérale. •

Qlirim Hamzaj

Chronique polémique

IA au prix Goncourt

Derrière l'accusation: racisme, légitimation de l'IA et surtout, qui croire?

Nouvelle polémique dans le monde littéraire: l'écrivain haïtien-canadien Thélyson Orélien se voit retirer son livre *C'était ça ou mourir* du célèbre prix Goncourt, accusé d'avoir eu recours à l'IA pour sa rédaction. Sous ses airs de justice, l'accusation semble deceler une part de discrimination raciale. En effet, Thélyson Orélien rappelle la tendance qu'a la société à constamment contester la crédibilité des intellectuel·les originaires des communautés racisées. D'un autre côté, la légitimité de l'IA est mise en doute. Accusé sur X par le compte anonyme *BalancetonClaude*, celui-ci affirme, à l'aide de l'IA *Pangram*, considérée comme l'une des plus fiables du moment, que le livre a été «presque intégralement» écrit par l'intelligence artificielle. L'ambiance s'est tendue lorsque la personne cachée derrière le compte anonyme se trouve être Samuel Fitoussi, essayiste et chroniqueur proche du côté dur du *Figaro* (sa ligne éditoriale dite conservatrice et traditionnelle). De nombreux·ses journalistes se sont ensuite penché·es sur les anciens textes de l'auteur. Résultat, nombre d'entre eux auraient été plagiés, suivi par l'aveu de l'écrivain lui-même. L'accusation semble difficile à trancher: impossible de démontrer avec certitude l'utilisation de l'IA mais aussi de le réfuter totalement. La journaliste française Rokhaya Diallo rappelle que bien souvent, les idées d'auteur·ices, notamment masculins, proviennent de figures féminines. Un·e auteur·ice n'a alors jamais travaillé·e seul·e, toujours aidé·e d'un quelconque soutien. Aujourd'hui, il semble devenir artificiel. Les faux positifs existeront toujours, que l'IA ait raison ou non. Aujourd'hui, pouvons-nous nous contenter d'une IA pour poser un jugement final? Sachant que son recours se fera de plus en plus récurrent, de la même manière qu'ont eu les Hommes dans l'Histoire. Comment pouvons-nous alors appréhender l'utilisation de l'IA dans la littérature d'aujourd'hui? •

Louna Berland-Blunier

Born this way?

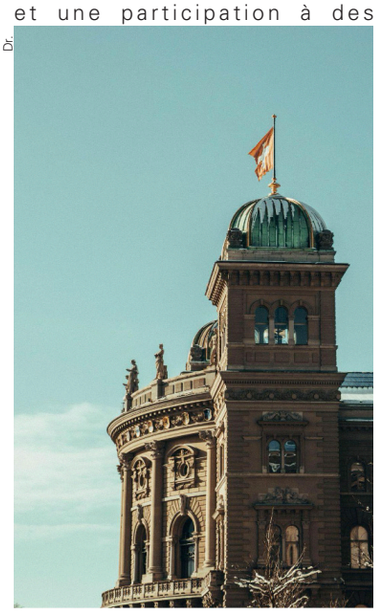
TÉMOIGNAGE • Trois ans après la première interdiction formelle des thérapies de conversion par le canton de Neuchâtel, le Conseil fédéral envisage à présent une legislation fédérale. Un ancien participant, Isaac, raconte son expérience.

En 2023, Neuchâtel devient le premier canton à interdire formellement les thérapies de conversion, suivi par Vaud, Valais et Fribourg. En revanche, il n'existe aucune réglementation au niveau fédéral à l'encontre des thérapies de conversion visant les personnes LGBTQIA+, le Conseil Fédéral estimant que le droit en vigueur offre déjà une protection étendue à cet égard. Le 2 septembre 2026, celui-ci envisage finalement un cadre légal uniformisé sur l'ensemble du territoire, cette protection se retrouvant inégalement répartie entre les cantons ayant adopté des lois à l'encontre de ces pratiques et ceux où celles-ci restent floues. Mais envisager n'implique pas automatiquement de mettre en pratique cette nouvelle réglementation. Comment se manifestent concrètement, en Suisse, les pratiques visées par cette uniformisation légale?

Une blessure à corriger?

Isaac, 29 ans, travaille aujourd'hui dans l'enseignement et la création de contenu (*@isaac.deolive* sur Instagram et Tiktok). Pendant 10 ans, il a cherché à lutter contre son homosexualité, notamment après des suivis religieux qui consistaient en des entretiens avec un pasteur et une participation à des séminaires intégrant des discours propres aux thérapies de conversion. Ces séminaires, proposés par l'association *Torrents de vie*, considèrent l'homosexualité comme le symptôme d'une blessure à trouver puis soigner. Isaac comprend alors en tant que participant que «si on cherche quelque chose c'est qu'il y a un problème», résultant en une lutte quotidienne contre soi-même: «j'ai observé, j'ai réfléchi, j'ai regardé, essayé de changer ma manière de rire, de changer ma manière de danser, de changer ma manière de m'habiller, de changer mes relations même». Les séminaires proposés par *Torrents de Vie* alternent séances de louanges et séances d'enseignement, dans lesquelles on présente aux participant·es les possibles blessures desquelles découleraient une orientation ou une identité jugée déviante. Isaac revient ainsi sur ce qu'il considère comme la fin d'une boucle: «On a voulu pointer du doigt mes parents pour m'avoir rendu homosexuel, soit-disant car mon père était trop absent et ma mère trop présente», alors même que son rejet de l'homosexualité provenait principalement du manque d'acceptation de celle-ci par ses parents: «tout mon parcours contre l'homosexualité n'avait jamais été le fruit d'une quelconque conviction religieuse ou divine, mais uniquement la blessure et la recherche d'un gosse qui a besoin de se sentir aimé et validé».

Dr



L'homosexualité comme le symptôme d'une blessure à soigner

Une acceptation qui lui sera donnée par ses parents à 23 ans, une bascule transformant «la haine, la rancœur et la recherche du malfaiteur et du bourreau en guérison familiale».

Un discours destructeur

Le discours relatif aux thérapies de conversion ordonne donc aux individus de considérer leur orientation et/ou leur identité de genre comme une caractéristique modifiable par la simple force de processus intérieurs, comme la volonté et la discipline, ou de processus externes lorsqu'il s'agit d'exorcismes visant à «expulser» l'homosexualité hors de l'individu. Ceci transforme une partie de leur identité en objet modulable qui s'intègre, ou non, dans un cadre décidé arbitrairement.

Pendant 10 ans, Isaac a cherché à lutter contre son homosexualité

Ce cadre n'est pas nécessairement religieux: on retrouve d'ailleurs dans nombre de discours homophobes ou transphobes l'idée d'un dérangement à l'ordre «naturel», sans que celui-ci ne soit nécessairement considéré comme divin. Or, Isaac affirme que c'est en essayant d'aller dans ce sens et en essayant d'entamer des relations hétérosexuelles qu'il a ressenti un «rejet physique», la certitude d'aller «contre [sa] nature». Cette contradiction au cœur des discours de conversion - aller contre sa nature pour rejoindre un ordre supposément naturel - expose les conséquences destructrices pour l'individu, puisqu'il s'agit de pratiques pouvant engendrer des «souffrances psychiques importantes et des états anxio-dépressifs».

Si vous vous sentez concerné·es

Pour ce qui est des ressources disponibles à l'attention des personnes souffrant ou ayant souffert de ces pratiques, celles-ci sont facilement localisables sur le site officiel de l'État de Vaud: la page liée aux thérapies de conversion regroupe les prestations publiques et parapubliques du canton, certaines associations évoluant également au niveau romand ou fédéral. •

Valentina Alksnis

Patriarcat débunké

DO YOU KNOW SPORTS?

C'est la question que nous pose Sydney Sweeney, quasiment nue du haut d'un panier de basket.

Vous connaissez sûrement Sydney Sweeney pour son rôle dans Euphoria... ou alors pour ses nombreuses polémiques. Et voici la dernière en date: une promotion pour *Novig*, une application de paris sportifs, où on la retrouve complétement nue, ses zones intimes judicieusement cachées par des équipements de sport. Forcément, cela fait réagir à grands cris: les sportives l'accusent de jouer sur l'hypersexualisation pour attirer et vendre, réduisant ainsi les performances des athlètes féminines à leur corps, comme c'est trop souvent le cas. En effet, les femmes cherchent à s'émanciper de ce cliché afin qu'on puisse les reconnaître et les jauger sur leurs résultats et non plus sur leur physique. La pub de Sydney Sweeney agit ici comme un grand coup de pied dans tous leurs efforts. Pour se défendre, elle a partagé en story Instagram des publications de sportives d'élites, notamment Serena Williams, posant elles aussi nues pour des magazines. Le débat prend alors une autre tournure: est-ce qu'on s'acharnerait sur Sydney, au vu de ses précédentes polémiques? Mais pour ce magazine, le but était de montrer les corps magnifiquement sculptés par le sport, faisant poser des hommes comme des femmes, en insistant sur les muscles et non le côté sexuel. Cette défense, si on connait un peu le personnage, qui, comme on peut le voir dans ses films, n'hésite pas à se servir de ses atouts physiques, n'est pas recevable. A l'époque du tournage d'Euphoria, elle confiait en interview avoir l'impression que son travail passait en arrière-plan et que les gens ne voyaient que son corps. Aujourd'hui, on peut dire qu'elle a bien compris comment en tirer profit car en tant qu'actionnaire chez *Novig*, elle a participé à l'élaboration de la publicité. Ils ont certes réussi leur coup de pub, mais à quel prix? Car les gens n'oublieront pas cet écart, qui vient encore entacher sa réputation. •

Romane Bovy

Les moyens justifient-ils la faim?

ÉCONOMIE • Ces dernières années, la classe moyenne suisse n'a eu de cesse de se serrer la ceinture. L'augmentation des primes d'assurance maladie, l'inflation, ou la hausse du prix du carburant résultant de conflits géopolitiques majeurs pèsent sur le porte-monnaie des ménages helvétiques.

Depuis la reprise économique post-Covid-19, la demande mondiale de matières premières a drastiquement augmenté, engendrant une convoitise jamais connue. En 2022, l'invasion de l'Ukraine génère une crise énergétique majeure et un envol spectaculaire des prix du gaz et du pétrole. La guerre au Moyen-Orient est également d'importance capitale puisque près de 20% du pétrole mondial transite par le détroit d'Ormuz, aujourd'hui sujet de nombreuses tensions géopolitiques. Ces conflits à l'échelle internationale ont un impact concret sur les individus qui voient progressivement leur pouvoir d'achat s'éroder. Le prix des biens de consommation augmente, qu'il s'agisse de l'alimentation ou du logement, mais les salaires ne suivent pas pour autant. Dès lors, celles et ceux qui gagnent trop pour percevoir des aides sociales mais pas assez pour vivre confortablement restreignent radicalement leurs dépenses quotidiennes et se privent de certains loisirs comme de partir en vacances.


Dr.

Trouver le juste milieu

Selon l'OFS, la «classe moyenne» englobe les individus gagnant un revenu brut entre 4'200 et 9'000 CHF par mois, ainsi qu'un revenu mensuel brut entre 8'900 et 19'000 CHF pour un couple avec deux jeunes enfants. Daniel Oesch, professeur ordinaire en sciences sociales à l'UNIL, se montre critique vis-à-vis de cette définition.

Le prix des biens de consommation augmente

Il pointe le mythe largement répandu en Suisse selon lequel tout le monde ferait partie de la «classe moyenne» et serait alors logé à la même enseigne. Néanmoins, même si près de 8 Suisse·sses sur 10 s'y identifient, seuls 55% de la population y appartiennent vraiment. De plus, le Professeur Oesch insiste sur la nécessité de distinguer la classe «moyenne inférieure» et la classe «moyenne supérieure», la frontière étant un revenu brut de 6'000 CHF par mois pour une personne seule. Discerner ces deux catégories permet de ne pas occulter certaines réalités comme le fait qu'une part importante de la classe moyenne inférieure suisse ne peut pas faire face à une dépense imprévue de 2500 francs. Les solutions à cet enjeu se jouent au niveau politique. Quand la droite plaide pour couper dans les dépenses publiques et réduire les impôts, la gauche fait le pari d'un blocage des prix, de la taxation des grandes fortunes et des entreprises, ainsi que de la transition écologique. En attendant des mesures concrètes, la classe moyenne est de plus en plus menacée par la précarité. •

Léontine Julliard

Protéger sans surveillance abusive

SÉCURITÉ • Pour protéger les libertés individuelles, jusqu'où un État peut-il les restreindre? C'est tout le paradoxe du renseignement, détecter les menaces qui pèsent sur la population nécessite parfois de surveiller celles et ceux qu'il entend protéger. Pourtant cette surveillance peut rapidement basculer dans un contrôle abusif et nuisible.

En Suisse, cette tension est au cœur de la révision de la Loi fédérale sur le renseignement (LRens), entrée en vigueur en 2017. Face à la multiplication des cyberattaques, aux activités d'espionnage et à la menace terroriste, le Conseil fédéral souhaite renforcer les moyens du Service de renseignement de la Confédération (SRC). Mais cette ambition soulève une question fondamentale: où s'arrête l'obligation de protection de l'État et où commence l'atteinte aux libertés des citoyen·nes?

Un renseignement confronté à de nouvelles menaces

Dans un monde où les menaces peuvent survenir de partout, les services de renseignement doivent pouvoir anticiper plutôt que simplement réagir. Comment prévenir un attentat ou une cyberattaque sans avoir accès aux informations permettant d'en identifier les auteur·ices? Depuis l'entrée en vigueur de la LRens, les autorités ont déjà rapporté plusieurs projets d'attentats déjoués. Ces résultats illustrent l'importance d'un renseignement capable d'identifier les risques avant qu'ils ne se concrétisent. Renforcer ses capacités peut donc apparaître comme une nécessité face à des menaces toujours plus complexes.

Quand la sécurité menace la liberté individuelle

Pourtant, élargir les moyens de surveillance n'est pas sans danger. La collecte et l'analyse de données peuvent également concerner des personnes qui ne représentent aucune menace. Le recours croissant aux traitements automatisés accentue ce risque, des informations personnelles peuvent être conservées à grande échelle. Au-delà de la protection des données c'est aussi la liberté d'expression qui est en jeu. Se savoir potentiellement surveillé·e peut conduire à modifier ses comportements, à renoncer à certaines recherches ou à éviter de prendre position. Ce phénomène, appelé *chilling effect*, menace les libertés démocratiques. Une interrogation se pose alors: qui surveille celles et ceux qui nous surveillent?


DR

Encadrer plutôt qu'interdire?

Faut-il pour autant renoncer aux renseignements? Une démocratie doit pouvoir surveiller les individus qui représentent une menace réelle pour sa sécurité. Cependant, cette surveillance ne peut pas être illimitée. Elle doit reposer sur des critères précis; respecter le principe de proportionnalité, reposer sur une base légale, être justifiée par un intérêt public et être soumise à des contrôles indépendants. Le but n'est pas d'opposer sécurité et liberté, mais de définir les conditions dans lesquelles leur coexistence reste possible. Actuellement les services de renseignement suisses peuvent déjà surveiller certaines conversations mais dans un cadre stricte. Avec l'adoption de la révision de la LRens leur pouvoir serait grandement élargi: accès à des données bancaires, communications privées et autorisation à utiliser des moyens de surveillance bien plus intrusifs.

Concrètement si la révision passe

La LRens n'est ainsi ni bonne ni dangereuse en soi: tout dépend des droits qui lui sont accordés. La Suisse doit adapter son renseignement aux menaces contemporaines sans perdre de vue ce qu'elle cherche précisément à défendre. Car la sécurité ne suffit pas à justifier n'importe quelle forme de surveillance. •

Solène Nedir

Ton téléphone sonne cet automne

ENQUÊTE • L'enquête "Comment allez-vous?" (CAV) est de retour et on aimerait savoir comment se passe ta rentrée académique.

Plus d'un·e·x étudiant·e·x sur deux déclare rencontrer des difficultés d'adaptation lors de sa première année à l'Unil. C'est justement pour comprendre ces difficultés et orienter les personnes qui en ont besoin que le CAV appelle les étudiant·e·x·s chaque automne. Le CAV c'est l'enquête annuelle "Comment allez-vous?". Organisée par le Service d'orientation et carrières (SOC) en collaboration avec la FAE, elle vise à comprendre et soutenir les étudiant·e·x·s en première année de Bachelor. Les réponses, récoltées par les téléphonistes qui sont des étudiant·e·x·s plus expérimenté·e·x·s, permettent d'améliorer les dispositifs d'accompagnement à l'Unil.

Comment se déroulera l'appel?
Ton téléphone ne vibrera pas pendant les heures de cours. Mais à partir de 17h. Les appels ont débuté le 26 octobre et se termineront le 20 novembre. Sur le téléphone, le numéro qui s'affichera commence par 021 692 et plusieurs questions te seront adressées.

C'est justement pour comprendre ces difficultés et orienter les personnes

Elles orbiteront autour de ton bien-être, de comment ça va avec les cours et de comment tu te sens vis-à-vis de la rentrée académique. Les données récoltées pendant les appels seront bien sûr anonymisées. Et si tu as des soucis, nous t'invitons à nous en faire part, afin de pouvoir te rediriger vers les bons services. Surtout que, en soutien à côté des étudiant·e·x·s qui passent l'appel, il y aura des psychologues du SOC prêt·e·x·s à t'accompagner si tu traverses une situation difficile.

Que fait-on des données récoltées ?
Chaque année, l'Université s'occupe de rédiger un rapport de l'enquête. En 2025, 689 personnes ont répondu. Une quarantaine d'étudiant·e·x·s ont demandé à être contacté·e·x·s par l'équipe psy dans les jours suivant l'appel. L'adaptation à l'université reste le principal défi, les principaux obstacles étant: le changement de rythme et la charge de travail. La santé mentale est également revenue fréquemment dans les réponses. Les étudiant·e·x·s ont parlé de stress lié aux études, d'anxiété, de fatigue et de démotivation. Nous tenons à rappeler ici que des services d'écoute gratuits existent à l'Unil. N'hésite pas à contacter la FAE ou à passer nous voir à Anthropole 1192 pour discuter et trouver l'aide la plus adaptée à ta situation.

Les étudiant·e·x·s ont parlé de stress lié aux études, d'anxiété, de fatigue et de démotivation

Enfin, l'enquête a aussi trouvé que l'intelligence artificielle est désormais bien ancrée dans les habitudes d'étude. Elle est largement utilisée pour comprendre des concepts, résumer des textes ou structurer des idées. Mais ce qui intéresse le plus c'est d'en faire un bon usage: à ce propos, les étudiant·e·x·s demandent davantage de formation et de sensibilisation pour tirer le meilleur de cet outil.

La FAE ne s'arrête jamais
Si le CAV s'intéresse aux premières années, la FAE a décidé de raconter la vie des étudiant·e·x·s de tout le campus. Les résultats de l'enquête "Réalité étudiante" seront à découvrir dans le prochain numéro de *L'auditoire*. Et n'hésite pas à t'abonner à nos réseaux, où nous décortiquerons les chiffres obtenus. Des becs. •

Le bureau de la FAE

©FAE



Pour plus d'informations :

@fae_unil Anthropole 1192 fae-unil.ch

La Maison des vies non vécues

ROMAN • Diplômé de l'UNIL et ancien rédacteur à *L'auditoire*, Colin Noverraz vient de publier son premier roman, *La maison des vie non vécues* (2026). Entre recherches académiques et écriture, le jeune auteur vaudois nous invite à questionner notre vision du réel.

Colin Noverraz connaît très bien les couloirs de l'Université de Lausanne. Franco-suisse ayant grandi entre Yverdon-les-Bains, Orges et la Vallée de Joux, il y a obtenu un Master en français moderne. Son travail de mémoire était consacré à la poétique du comique et des savants distraits chez Jules Verne. Aujourd'hui, il poursuit ce beau parcours universitaire avec une thèse de doctorat. Son sujet de recherche s'intitule «Parler avec et contre le monde: langage, formes et politique du sensible dans la sciences-fiction francophone contemporaine». Ses travaux se concentrent sur les liens étroits entre le langage, le pouvoir, la politique et notre perception du réel.Pour lui, la science-fiction n'est pas un simple divertissement. Ce genre littéraire possède une vraie force critique. Il nous pousse à sortir de nos habitudes de pensée quotidiennes. Il permet aussi de contester un ordre social établi et d'imaginer d'autres façons d'habiter le monde. Dans sa réflexion, des figures comme l'écrivain Alain Damasio ou la maison d'édition *La Volte* occupent une place centrale. Concerné par le trouble du spectre autistique (TSA), le chercheur vit avec une perception du monde très particulière. Si cette sensibilité rend certaines situations du quotidien plus exigeantes, elle nourrit aussi une attention très fine aux détails, aux ambiances et à la précision des mots.

Que se passerait-il si nous pouvions accéder directement à nos chemins non empruntés?

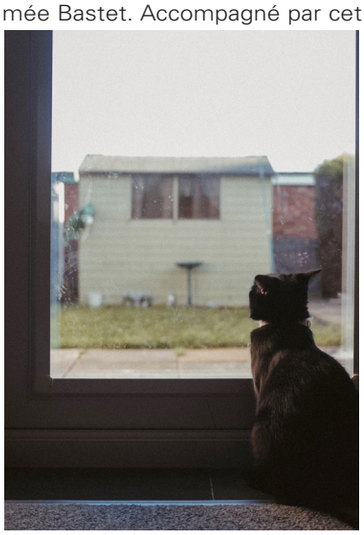
En parallèle de son doctorat, il effectue un stage éditorial au sein des *Éditions Slatkine* à Genève. Il y découvre les coulisses d'un manuscrit, de sa lecture à sa préparation avant publication. Il écrit également des nouvelles de fantastique et d'horreur. L'une d'elles, *Les Niveaux inférieurs*, a été retenue pour une anthologie lovecraftienne chez ActuSF.

Un premier roman sur le deuil et les choix de vie

Le 25 juin 2026, il franchit une nouvelle étape importante en publiant son tout premier roman, *La Maison des vies non vécues*, aux *Éditions L'Harmattan*.

Les vies que nous n'avons pas vécues ne devraient pas nous empêcher de vivre celles qui restent à notre portée

Le récit suit le parcours intime de Simon Valère. Après la mort de sa mère, cet homme revient dans la maison familiale. C'est un endroit lourd de souvenirs et d'émotions. Simon y fait la rencontre d'une mystérieuse chatte noire nommée Bastet. Accompagné par cet



Dr

animal protecteur, il découvre peu à peu les différentes existences qu'il aurait pu mener si ses choix avaient été différents. Le personnage de Bastet s'inspire directement de Kali, la chatte qui a partagé toute l'enfance de l'auteur. Dans ce roman à la fois intime et fantastique, le livre traite du deuil, de la mémoire, de la transmission et des regrets. L'auteur cherche toutefois à transmettre un message d'espoir: «les vies que nous n'avons pas vécues ne devraient pas nous empêcher de vivre celles qui restent à notre portée».

La naissance d'une histoire aux influences multiples

L'idée de départ est née d'une interrogation toute simple: que se passerait-il si nous pouvions accéder directement à nos chemins non empruntés?

Pour lui, il ne faut établir aucune hiérarchie entre culture savante et culture populaire

Pour construire cet univers singulier, Colin Noverraz s'est appuyé sur une vaste culture personnelle. Il puise son inspiration dans les labyrinthes temporels de Jorge Luis Borges, le cinéma complexe de Christopher Nolan, l'horreur cosmique de H. P. Lovecraft ou encore la force des récits d'Homère. L'auteur revendique aussi haut et fort son attachement à la culture populaire. Les jeux vidéo comme *The Legend of Zelda* et *Pokémon*, ses voyages en Asie ou à Cuba, le krav-maga, le kin-ball ou la musique hardcore alimentent continuellement son imaginaire. Pour lui, il ne faut établir aucune hiérarchie entre culture savante et culture populaire. Toutes ces expériences se complètent et nourrissent sa création au quotidien. Écrire lui permet de donner une forme concrète à des interrogations qu'il ne pourrait pas exprimer autrement. •

Giulia Latino

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Les meilleurs évènements sur le campus pour animer votre mois de novembre.

3 au 8 novembre: La Grange – spectacle «se réjouir de bricoler une proposition pour le reste du monde»
Création de Valentine Paley qui, à travers la danse, le chant et la musique, raconte un texte inédit de Phoebe Hadjimarkos Clarke. Une expérience immersive et engagée au cœur du campus.

8 novembre: Polysports UNIL-EPFL – Tournoi promo
Rendez-vous au centre sportif de l'Université de Lausanne. Au programme: volley, dodgeball et relais fun.

26 novembre: Zelig – Puban Club (IT/FR)
Soirée festive et engagée avec Transgender feminist indstrial, suivie d'une suite de soirée explosive sur des rythmes Rock, Ethno, Techno et Sauvagerie.

11 et 12 novembre: Don du sang à Anthropole – «Saigne ta chanson pref en donnait ton sang»
La FAE organise une collecte de sang sur le campus. Viens donner ton sang ou t'inscrire comme bénévole tout en écoutant tes pépites musicales préférées! Inscriptions via le Linktree.

Du 1er octobre au 10 décembre: «Éprouver le dehors» au Cabanon
Exposition qui questionne notre rapport à l'envrionnement et aux phénomènes écologiques méconnus à travers l'exploration de la chaîne de montagnes du Jura. Une projection-conférence aura également lieu le 11 novembre à La Grange. •

Le Comité de *L'auditoire*

RTSxUNILx*L'AUDITOIRE*

CYCLE DE CONFÉRENCES • Venez nombreux·ses au cycle de conférence de la platforme RTSxUNIL, en collaboration avec *L'auditoire*. L'occasion de discuter des enjeux contemporains des médias.

© Marine Pellissier



Une avancée pour les athlètes féminines

CADRAGE • «Raising the Bar», est un guide publié par l'Union Européenne de Radio-Télévision, qui explique comment filmer les athlètes féminines. Sans interdire les façons de faire, il montre la manière de cadrer, afin d'éviter au mieux l'hypersexualisation, les biais de genre et les angles de vue déplacés.

L'hypersexualisation du corps féminin demeure un enjeu important dans le domaine sportif. Les retransmissions télévisées privilégient parfois l'apparence physique des sportives au détriment de leurs performances. Lors de compétitions internationales, certains gros plans et angles de prise de vue peuvent contribuer à une représentation dévalorisante des athlètes.

La priorité reste, ici, accordée aux performances

Afin d'y remédier, l'Union Européenne de Radio-Télévision (UER), en collaboration avec la Fédération européenne d'athlétisme et trois athlètes, a élaboré un guide intitulé «Raising the bar». À l'aide de schémas, le document distingue les cadrages appropriés de ceux qui risquent de sexualiser les sportives et ainsi, sensibiliser les professionnel·les. L'une des trois athlètes, Ivana Španovic, gagnante olympique en saut en longueur, rappelle: «Notre sport offre de nombreuses occasions de mettre en valeur la technique et la beauté des mouvements». Elle souligne que l'intérêt du sport réside avant tout dans la maîtrise technique et la qualité des performances, et non dans la seule apparence physique.

Des cadrages plus respectueux

Le guide illustre les angles qualifiés de «positifs» et de «négatifs». Certains plans centrés sur le bas du corps sont discutables lorsqu'ils n'apportent aucune information utile aux commentateur·ices ou aux spectateur·ices. Holly Bradshaw, gagnante olympique en saut à la perche, recommande de privilégier les


Dr

aspects techniques du saut plutôt que de focaliser les images sur le franchissement de la barre ou la réception. Le rapport attire ainsi l'attention sur le moment et l'angle du cadrage, en soulignant le fait qu'il faudrait, dans certaines conditions, cesser de filmer la performance. Ce qui permet de limiter les contre-plongées, les prises de vue arrière et les zooms excessifs, lorsqu'ils ne servent pas à la compréhension de l'action. Dans l'ensemble, *Raising the bar* met en évidence le rôle des choix audiovisuels dans la lutte contre les stéréotypes de genre et encourage une représentation plus respectueuse des athlètes féminines. La priorité reste, ici, accordée aux performances, plutôt qu'à l'apparence physique des sportives. •

Lena Tejedor

Les jeunes sous stéroïdes

RISQUES • Les stéroïdes anabolisants sont *en vogues* chez les jeunes, alors mêmes que leurs conséquences et leurs effets, particulièrement néfastes à long terme, sont connus sur les adultes, quels sont les impacts des stéroïdes sur les jeunes ?

Les athlètes font face à la pression du résultat, pour atteindre leurs objectifs, certain·es recourent à des stéroïdes anabolisants. La pratique touche désormais un public plus large, notamment les jeunes et les adeptes de fitness. L'association *ARUD*, qui soutient les personnes ayant une addiction, alarme sur l'existence d'environ 200'000 personnes dépendant·es aux stéroïdes anabolisants. Bien que la loi en Suisse prohibe l'import de ces produits, certain·es cèdent à la tentation.

Un produit à double tranchant :

Les stéroïdes anabolisants, une version synthétique de la testostérone, sont devenus populaires auprès des ados avec les réseaux sociaux.

Les athlètes font face à la pression du résultat, pour atteindre leurs objectifs

Ces produits sont utilisés pour; une meilleure récupération après l'effort et l'accroissement de la masse musculaire. Toutefois, des inconvénients graves peuvent surgir avec un usage prolongé et sans retenu des stéroïdes. Les risques sont l'irritabilité, la manie ou de subir la «Roid Rage». Ce terme, apparu en 1980, désigne une attitude hautement violente et impulsive causé par l'abus d'anabolisants. La science a établi le lien entre l'agressivité et l'utilisation des stéroïdes en observant les animaux. Le même bilan sur les humains n'a pu être fait que plus tard en étudiant les adultes. Les portées psychiques varient en fonction des produits anabolisants, certains accentuent l'agressivité d'autres la baisse. Ces effets touchent les athlètes indépendamment de leurs activités, les bodybuilders ne sont pas les seuls concernés. Toutefois, la recherche révèle que les utilisateur·rices d'anabolisants ne manifestent pas une agressivité accrue : les réactions varient d'un individu à l'autre en fonction de sa génétique et de son contexte. Il existe naturellement des variations du taux de testostérone chez les hommes. Pour autant, un taux naturellement élevé ne conduit pas nécessairement à des comportements violents. En revanche, les produits anabolisants élèvent les limites physiologiques, créant des troubles mentaux.


Dr

Étudier des animaux pour comprendre les humains ?

Il existe peu de données sur l'effet des anabolisants sur les adolescent·es. Cependant des études ont été faites sur des animaux juvéniles présentant des structures cérébrales similaires. Le psychologue Richard Melloni a ainsi démontré l'effet néfaste des stéroïdes sur le cerveau des hamsters jeunes. La régulation de l'impulsivité en ressort fortement dégradée, rendant les sujets plus agressifs. Chez les adolescent·es dont le cerveau est en cours de développement, ces substances peuvent altérer l'évolution naturel du cerveau. Les principales hormones touchées par les stéroïdes sont la sérotonine et la vasopressine. La sérotonine régule l'impulsivité et l'agressivité, la vasopressine augmente l'agressivité. En réduisant la production de sérotonine au profit de la vasopressine, la prise régulière d'anabolisant risque de provoquer des dégâts durables sur le développement comportemental et social des jeunes. Si les expériences menées sur les jeunes animaux montre que les effets de la testostérone disparaissent au bout de quelques semaines, les séquelles à long terme sur les adolescent·es restent méconnues. Face à ces incertitudes, les expert·es préconisent la prévention, en informant sur les stéroïdes, et en soulignant les effets néfastes sur la santé. •

Gavin Vinasi

Soigner par les psychédéliques

SANTÉ MENTALE · En Suisse, il est possible de recourir à l'usage de psychédéliques dans le cadre d'une psychothérapie. Pour comprendre, *L'auditoire* rencontre Federico Seragnoli, psychothérapeute en formation aux Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG) et doctorant à l'UNIL.

Mettre au travail les expériences psychédéliques en thérapie, c'est la proposition des psychothérapies assistées par les psychédéliques (PAP), légalement accessibles en Suisse depuis 2014. Concrètement, elles proposent d'administrer une substance comme la psilocybine ou le LSD dans un cadre médical, lors de séances accompagnées par un·e thérapeute. Si cette proposition peut paraître surprenante au premier abord, elle est pourtant prometteuse.

Légalement accessibles en Suisse depuis 2014

Les PAP offrent une alternative aux patient·es résistant·es aux traitements classiques et peuvent répondre à des problématiques variées: dépression, anxiété, traumatismes, addictions, ou encore les migraines. «Dans la psychothérapie, il y a déjà l'utilisation des états de conscience modifiés, par exemple avec la méditation ou l'hypnose. Les psychédéliques sont un autre outil, cette fois psychopharmacologique, qui va créer une altération de l'état de conscience de la personne. Cela soutient le processus thérapeutique.»

Un processus fortement encadré

Pour bénéficier d'une PAP, il faut obtenir une autorisation auprès de l'Office Fédéral de la Santé Publique (OFSP). La demande est déposée par le ou la médecin. Une fois la demande validée, l'autorisation est valable pendant une année, au cours de laquelle plusieurs séances d'administration peuvent être planifiées. Aux HUG, où les PAP sont pratiquées depuis 2020, ce sont trois séances qui sont proposées aux patient·es. La personne suit au préalable des séances de préparation, permettant d'assurer les meilleures conditions possibles au moment de l'administration. Les objectifs thérapeutiques sont définis afin de guider l'expérience psychédélique du·de la patient·e. La personne est également informée des effets des substances et de l'attitude de «lâcher prise» à adopter pendant l'expérience.

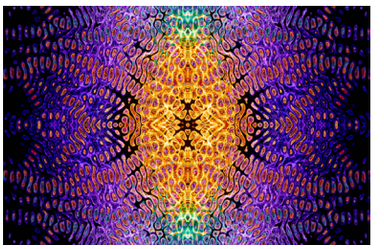
La Suisse a une grande histoire par rapport aux psychédéliques

Le jour J, un examen médicopsychologique est effectué, puis la personne est installée dans un endroit confortable et relaxant. Elle porte un masque sur les yeux et un casque audio pour écouter de la musique afin de favoriser l'introspection. La séance d'administration dure plusieurs heures, jusqu'à dissipation complète des effets. Le lendemain, le ou la patient·e retourne à l'hôpital pour une séance dite «d'intégration», afin de partager son expérience psychédélique avec son ou sa thérapeute.

Dr.



Dr.



L'expérience psychédélique comme outil thérapeutique?

Les effets principaux du LSD et de la psilocybine sont: l'hyper-intensification de l'expérience émotionnelle, la capacité accrue à associer les idées, et la dissolution de l'ego, c'est-à-dire l'estompage des limites de son identité autobiographique et corporelle. Il n'est pas rare d'avoir une expérience spirituelle ou mystique sous psychédéliques. L'expérience psychédélique peut donc parfois aider à faire face à ses traumatismes. Un point central du travail thérapeutique est de réfléchir aux difficultés passées, et de comprendre l'impact qu'elles ont encore sur la vie de la personne. Ces traumatismes peuvent être comparés à des «nœuds psychiques» que le travail thérapeutique vise à dénouer. Ces nœuds peuvent être extrêmement rigides, rendant le processus long et compliqué. «Les psychédéliques permettent une flexibilisation des défenses psychiques», ce qui permet d'accéder à ces parties refoulées. «Finalement, ce qu'on demande aux personnes, c'est vraiment de se laisser aller et d'être présentes à ce qui vient».

Au-delà de sa réputation, une méthode peu risquée

Malgré leur réputation, les psychédéliques ne sont pas dangereux d'un point de vue physiologique. Ils n'ont pas de potentiel addictif ni de pouvoir toxique avéré: aucun cas d'overdose de LSD ou de psilocybine n'a été documentée. Et pour les *bad trips*? «Une expérience confrontante et difficile au niveau émotionnel fait tout à fait partie du processus thérapeutique», rappelle Federico Seragnoli. Les mauvaises expériences découlent de conditions environnementales inadéquates. L'objectif du cadre thérapeutique est justement de créer des conditions propices à une expérience positive et constructive. «Avoir une mauvaise expérience dépendra beaucoup plus du contexte d'expérience. Il y a quand même une différence entre une utilisation thérapeutique et une utilisation récréative de ces substances. D'ailleurs, si c'était la même chose, toutes les personnes qui font une utilisation récréative de ces substances seraient parfaitement guéries et n'auraient aucun problème.»

La Suisse et l'UNIL, pionnières de la recherche sur les psychédéliques

La Suisse reste pionnière dans la recherche sur les psychédéliques. «La Suisse a une grande histoire par rapport aux psychédéliques. C'est à Bâle qu'on a découvert le LSD, et qu'on a synthétisé la psilocybine, le principe actif des champignons hallucinogènes.»

Un point central du travail thérapeutique est de réfléchir aux difficultés passées

C'est également en Suisse, plus précisément à l'UNIL, que la première association étudiante de recherche psychédélique a été fondée en septembre 2019. D'autres universités suisses ont suivi le mouvement, formant le *Swiss Psychedelic Student Network*, qui propose chaque année des conférences permettant aux étudiant·es de Bachelor, Master et Doctorat de présenter leurs travaux de recherche. Aujourd'hui, les PAP se pratiquent légalement dans d'autres pays, comme le Canada, l'Australie, ou certains états des États-Unis. La pratique est encore en plein développement, mais les premiers essais cliniques sont prometteurs. «Il y a des effets très positifs, donc c'est clairement une option thérapeutique qui va être adoptée à large échelle au niveau international.» •

Thalia Delmotte

La radioactivité démystifiée

RADIOACTIVITÉ · Présente dans notre assiette, le sol et même notre corps, la radioactivité n'est pas qu'une invention humaine, elle existe dans la nature sous toutes formes. Retour sur une force invisible qui a bouleversé la physique, puis la médecine, de la radiothérapie à l'imagerie.

Le mot fait peur, pourtant la radioactivité nous accompagne depuis toujours. Certains atomes, instables, se transforment d'eux-mêmes en expulsant des particules: c'est le phénomène de la désintégration. Ni bonne ni mauvaise en soi, la radioactivité dépend surtout de sa dose et de son origine. Lors de sa formation, il y a 4,5 milliards d'années, la

Dr.



Terre possédait beaucoup d'éléments radioactifs. La plupart se sont éteints et se sont transformés en éléments stables, mais certains subsistent, comme l'uranium, le potassium 40 ou le gaz radon. Absorbés par les plantes puis par les animaux, ils se retrouvent dans notre assiette, dans l'air et même dans notre organisme. En Suisse, la majeure partie de l'exposition aux radiations naturelles est causée par le radon, présent dans les sols granitiques.

Ni bonne, ni mauvaise en soi, elle dépend surtout de son origine

La radioactivité artificielle est quant à elle bien plus récente. Elle naît en 1934, lorsque Irène et Frédéric Joliot-Curie créent en laboratoire les premiers éléments radioactifs artificiels, découverte récompensée par un prix Nobel. Si les rayonnements sont de même nature que ceux de la radioactivité naturelle, la différence réside dans la gestion de la dose et dans la maîtrise de la source. Ce domaine d'étude a vu le jour un peu par hasard. En février 1896, à Paris, Henri Becquerel range dans un tiroir des plaques photographiques à côté d'un sel d'uranium, lors de ses expériences sur la fluorescence. Quelques jours plus tard, les plaques sont marquées: l'uranium émet de lui-même un rayonnement. Marie et Pierre Curie poursuivent alors ses travaux. Marie invente le mot «radioactivité», découvre le polonium et le radium et reçoit deux prix Nobel. Ignorant à l'époque les risques encourus face à son exposition, elle meurt en 1934 d'une leucémie radio-induite.

Les hôpitaux utilisent la radioactivité pour soigner et voir

Les rayonnements peuvent endommager les cellules, une propriété que la radiothérapie exploite pour détruire les tumeurs. Grâce aux isotopes artificiels, à durée de vie très courte, les effets secondaires ont été considérablement diminués. En imagerie médicale, le fluor 18 est associé à une molécule proche du glucose. Gourmandes en sucre, les cellules cancéreuses l'absorbent et émettent un rayonnement détectable par une caméra spécifique. Démystifier la radioactivité, c'est comprendre qu'elle n'est ni un mal absolu ni une menace permanente, mais un phénomène dont tout dépend de la dose et de la maîtrise. Un phénomène né d'un simple hasard qui est aujourd'hui au cœur de nos hôpitaux. •

Eloi Aymes

James Barry, la femme cachée

MÉDECINE · Né en 1789-1799, le docteur James Barry est notamment un des premiers médecins à avoir pratiqué des interventions osées et novatrices. Barry de son vrai nom Margaret Bulkley, était enfaite, une femme: c'est un scandale

En 1865, à Londres, le cercueil de Barry entre en terre. Pour John, le fidèle ami de Barry, il faut fuir. Il sait que le secret du défunt naitra bientôt dans les rues de la capitale anglo-saxonne. Pour cause, lors du bain funéraire qui fût donné à Barry avant l'enterrement, Sophia, l'employée de maison, découvre que James Barry est une femme. Alors que les femmes n'étaient, à cette époque, destinées à n'être qu'épouses et mères, Margaret avait choisi différemment pour elle-même.

Une habilité remarquable

A l'époque où les mots valent vérité lorsqu'il s'agit de donner notre identité, Margaret n'a eu aucunes difficultés pour emprunter le nom de son oncle. En usant d'un stratagème familial complexe: Margaret, sa mère et un groupe d'intellectuels libéraux décident que Margaret prendra le nom de James Barry, celui de l'oncle. Cela peut aujourd'hui sembler inutile, mais lorsqu'il s'agit de successions et que les femmes, ne pouvant pas hériter, tombent en ruines, cette manipulation assure leur survie. En 1809, Margaret se déguise en homme pour la première fois. Pour cacher son allure féminine, Margaret usait d'astuces; épaulettes rembourrées, bandages compressifs pour sa poitrine, vêtements amples.

Destinée à n'être qu'épouse et mère, Margaret avait choisi différemment pour elle-même

Il adoptait régulièrement un comportement provocateur et querelleur afin de rétorquer aux moqueries sur son apparence efféminée, et provoquait aisément les gens en duel afin de faire respecter sa virilité. Bref, il n'avait pas le droit à l'erreur, le moindre doute pouvait le conduire au cachot.

Première femme médecin en Angleterre

Ces astuces précédentes ne suffisaient pas pour garantir l'accès à l'université à Margaret, son apparence, pas suffisamment masculine, soulevait des interrogations. Heureusement, un certain Lord Buchan, protagoniste intellectuel libéral du stratagème familial, est influent, et presse l'institution universitaire d'Édimbourg. Disposant en plus de nombreuse lettre de recommandations, l'inscription de Margaret est acceptée. Et afin de contrer de prime abord les questions sur son physique, tou·tes décident de faire passer Margaret pour un jeune homme prépubère de 14 ou 15 ans. Cette ingénieuse méthode permet d'expliquer la voix aiguë de Margaret, sa fine ossature et sa petite taille. Cependant, 3 ans plus tard, l'absence de raisons pour expliquer sa nulle d'évolution physique faillit révéler la duperie. La passation de ses examens finaux peine de lui être refusée, malgré ses excellents résultats. L'université cède sous pression de Lord Buchan, Margaret, elle, figure parmi les meilleurs diplômés de sa promotion.

Profession et exploits

Margaret devient médecin dans l'armée, elle voyage dans le monde entier pour soigner sur les champs de bataille, l'environnement est insalubre. Avec un cœur humaniste, Margaret oblige l'amélioration de l'hygiène lors d'interventions, elle est la précurseuse visionnaire de la médecine stérile alors que la théorie des germes n'existait pas encore. Sa vraie identité ne sera découverte qu'à sa mort, l'armée britannique étouffe l'affaire, séquestre et classe tous les documents officiels du docteur James Barry afin de ne pas être humilié publiquement et internationalement. Aujourd'hui, Maragret est une figure féministe, elle est aussi grandement revendiquée par la communauté Queer. Certain·es affirmeraient qu'elle se serait travestie par conviction de son identité, d'autres affirment que son déguisement n'était que le fruit d'une société victorienne qui n'offrait aucun avenir aux femmes instruites et que le travestissement était littéralement la seule porte d'entrée pour réaliser son rêve. •

Eva Robillard

Dans les yeux de Lucille

INTERVIEW • Après des études à Sciences Po Bordeaux, Lucille (27 ans) a travaillé dans la programmation et la communication de festivals de cinéma. Aujourd'hui, elle recommande des films à ses 18'000 followers sur son compte Instagram @7danstesyeux. Rencontre avec une cinéphile curieuse et passionnée.

Avec l'apogée des réseaux sociaux et l'émergence de l'application cinéphile *Letterboxd*, l'exercice de la critique cinématographique s'est largement démocratisé au cours dernières années, bien au-delà de la critique presse. Que penses-tu de cette démocratisation?
C'est super bien, ça permet à des personnes qui ne lisent pas forcément de la critique ou qui n'ont pas accès à ce genre de publication ou de cercles assez fermés de découvrir et de s'intéresser à des films qu'ils·elles ne verraient pas ailleurs, dans leur vie de tous les jours. Après je ne me considère pas comme une critique, mais comme une créatrice de contenu, qui fait des recommandations ciné. Être critique est un métier à part entière, c'est du journalisme spécialisé dans le cinéma. Pour les créateur·ices de contenu ciné, notre façon de parler de cinéma passe souvent par des formats beaucoup plus courts. Personnellement, mes vidéos dure environ une minute, donc ce ne sont pas des vidéos d'analyse très poussée, mais ça permet aux personnes qui consomment les médias digitaux d'avoir accès à un premier pas vers une cinéphilie. L'algorithme peut mettre en avant ce contenu à n'importe qui, y compris des personnes pas forcément intéressées par le ciné, mais qui peuvent ainsi s'y intéresser. ça permet à celles et ceux qui sont déjà investi·es de découvrir d'autres univers. Personnellement, je ne partage que mes coups de cœur ou les films que j'aime. C'est un univers assez particulier, différent d'autres créateur·ices de contenu, on ne parle pas forcément des mêmes films. Donc c'est une super bonne chose, tant pour les consommateur·ices que pour les créateur·ices. Ça permet aussi à des gens comme moi, qui n'auraient jamais eu accès à l'écriture de critiques dans un journal spécialisé de cinéma, de quand même donner leur avis, de développer leur cinéphilie par ce média-là.

Une des singularités de ton compte est que tu n'y postes que des recommandations, tu ne parles que de films que tu as apprécié. Comment te positionnes-tu vis-à-vis du contenu plus négatif ou polémique?
C'est bien aussi d'avoir des critiques négatives honnêtes. Si tu n'as pas aimé un film, tu peux expliquer pourquoi, il y a mille raisons pour lesquelles tu peux ne pas aimer un film. Après je le différencie des gens qui veulent juste faire polémique ou rager, ça m'énerve, ça n'a pas forcément de substance, ce n'est pas intéressant.


©7danstesyeux

Qu'est-ce qu'on veut me dire et comment on veut me le dire

Mais la critique peut être positive, négative ou les deux à la fois. Personnellement, je consomme énormément de films et je n'aurais pas le temps de faire des vidéos sur tout ce que je vois. Donc je me concentre sur les films que j'aime, afin de partager mon amour pour certaines œuvres. Je me verrais mal descendre une œuvre que je n'ai pas aimée, parce que ça pourrait mettre un frein à des personnes qui seraient allées la voir et l'auraient appréciée, je trouve ça dommage. Après je regarde beaucoup de vidéos qui vont critiquer des œuvres, ça m'intéresse aussi, mais moi je ne le fais pas.

Tu abordes sur ton compte, des films très hétéroclites: des longs-métrages et courts-métrages en tout genre, internationaux, indépendants, etc. Est-ce que ta sélection est entièrement régie par tes goûts ou y a-t-il parfois dans ta démarche, une volonté de visibiliser certaines œuvres moins connues?
J'ai du mal à me dire cinéphile, car j'ai l'impression que ça me met une barre super haute et je ne me sens pas légitime de le dire. Il faudrait éviter de se mettre soi-même cette pression qui peut être paralysante, l'amour du cinéma devrait suffire pour se considérer cinéphile. Je suis dans un processus de construction de ma cinéphilie. Ça me pousse à être super curieuse, je vais aller chercher des œuvres qui ne sont pas forcément les plus évidentes, mais pour lesquelles j'ai de la curiosité. Bien sûr, ça va me sortir du continent européen et des formats classiques en m'orientant vers le court-métrage ou le documentaire.

L'amour du cinéma devrait suffire pour se considérer cinéphile

Mais il n'y a pas une volonté d'aller chercher le truc le plus niche possible, on peut d'ailleurs faire beaucoup plus niche que ce que je propose. C'est vraiment guidé par ma curiosité. J'aimerais être encore plus curieuse d'ailleurs, mais ça demande beaucoup plus de temps, que j'espère avoir un jour.

Dans ton contenu, tu n'hésites pas à aborder des sujets politiques. Récemment, tu as évoqué ton inquiétude face au climat politique tendu en France, marqué par les mouvements lycéens et les violences policières. Penses-tu que parler de cinéma et être engagé·e politiquement vont de pair?
Complètement. Pour moi, et c'est archi cliché de dire ça, mais tout est politique. Le cinéma, c'est de l'art, c'est de la culture, c'est super chaud comme sujet. Il y a des films qui sont par essence très militants dans leur propos ou dans leur forme.

Être critique est un métier à part entière

Il y en a d'autres qui ne le sont pas aussi expressément, mais ça aussi c'est politique. Dire quelque chose de politique, c'est politique; ne pas le dire est politique également. J'ai fait des études de sciences politiques à la base, donc quand je regarde un film j'ai très souvent un prisme par lequel je détermine qu'est-ce qu'on veut me dire et comment on veut me le dire. Les films que je mets en avant sont des films dans lesquels je me retrouve politiquement. •

Propos recueillis par Ilian Guesmia
Instagram de Lucille: *@7danstesyeux*

Retour en terre d'origine

SPOLIATION • Le 1er octobre dernier, le *City Club* de Pully projetait *Dahomey* (2024) de Mati Diop, film documentaire franco-sénégalais-béninois qui retrace le rapatriement de vingt-six œuvres de Paris vers leur terre d'origine: le royaume du Dahomey, l'actuel Bénin. L'occasion de voir où en sont les débats autour de la restitution d'œuvres pillées durant la colonisation française.

90% du patrimoine culturel d'Afrique subsaharienne est éparpillé hors du continent. Sur 90'000 objets d'art subsahariens présents dans les collections publiques françaises, 70'000 le sont dans le seul musée du Quai Branly-Jacques Chirac à Paris. Rien que ça.

La restitution promise n'est pas à la hauteur des attentes

Ces chiffres, tirés du *Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain. Vers une nouvelle éthique relationnelle* (2018), s'inscrivent dans la continuité du discours prononcé par Emmanuel Macron à Ouagadougou qui portait sur les relations France-Afrique, ou plutôt «Françafrique». En 2017, au début de son quinquennat, le Président de la République française sollicite le sociologue et économiste sénégalais Fekwine Sarr, ainsi que l'historienne de l'art française Bénédicte Savoy afin d'évaluer l'histoire et les processus à suivre pour d'éventuelles restitutions d'œuvres en Afrique. Huit ans après sa publication, qu'en est-il?

Une promesse déçue

La promesse d'Emmanuel Macron de faire de la restitution une priorité de son premier quinquennat est questionnable. Certes, vingt-six œuvres sont de retour au Bénin. Cependant, Didier Rykner, journaliste et historien de l'art, n'a pas manqué de dénoncer des conflits d'intérêt entre le Président français et l'ancien Premier Ministre béninois Lionel Zinsou, tous deux collègues chez Rothschield en 2008. Entre son premier mandat et son deuxième mandat, la restitution promise n'est pas à la hauteur des attentes. Mali, Sénégal, Burkina Faso, Bénin, Togo ou encore Cameroun demandent des centaines d'œuvres. Pourtant, en huit ans, au-delà des vingt-six œuvres rendues au Bénin, ce sont seulement deux œuvres, respectivement le Sabre d'Oumar Tall au Sénégal et le Djidji Ayokwe en Côte d'Ivoire, qui sont finalement restituées.

Un nouveau cadre législatif

C'est tout récemment, promulgué le 9 mai 2026, que les député·es ont adopté à l'unanimité un projet de loi facilitant la restitution d'œuvres spoliées entre 1815 et 1972. Ce nouveau cadre législatif concrétise la promesse lancée par Emmanuel Macron en 2017 et laisse une bribe d'espoir pour la suite. Toutefois, Françoise Vergès, politologue féministe décoloniale française questionne le choix des dates: pourquoi le premier empire colonial n'est-il pas pris en compte? Questionnement qui suggère que le débat est encore ouvert aujourd'hui. Et si vous n'avez pas la possibilité de vous rendre au musée du Quai Branly-Jacques Chirac, le musée genevois Barbier- Mueller présente 84 masques d'Afrique, d'Asie, d'Europe, d'Océanie et des Amériques dans l'exposition *Masques à démasquer*, du 27 octobre 2026 au 28 février 2027. Une nouvelle occasion de se demander la manière dont ces œuvres se retrouvent à Genève, privées de leur environnement d'origine. •

Charlène Wicky

Les mots de Rebeka Warrior

AUTOFICTION • Premier roman de la musicienne Rebeka Warrior, *Toutes les vies* raconte la maladie et la mort de son amoureuse. L'autrice retrace son deuil, empreint de spiritualité et de littérature, tout en conservant l'esprit punk qui la caractérise.

On connaissait Rebeka Warrior pour ses multiples projets musicaux, tels que *Sexy Sushi, Mansfield.TYA* ou encore *Kompromat*. En 2025, c'est un roman que l'artiste française propose à son public: *Toutes les vies*, récit autofictionnel sur le cancer du sein agressif de son amoureuse et le deuil qui s'en est suivi. Mêlant fiction et expérience vécue, Warrior décrit sans ménagement les moments les plus durs de ce processus. Elle raconte les vies bousculées par la maladie, les difficultés du rôle d'aidante, la douleur d'assister au déclin d'une personne que l'on aime. Et puis l'après, quand la personne disparue laisse un vide qui paraît impossible à combler.

Des sentiments contrastés

C'est d'abord l'amour intense de la narratrice pour sa femme qui enveloppe les lecteur·ices. Puis, dans un souci de se rapprocher du réel, ce sont également des aspects moins reluisants de l'accompagnement d'une personne malade qui sont racontés. L'aidante est un être imparfait aux sentiments et comportements parfois moins nobles, épuisée par la charge de travail et de tristesse, tentée par la fuite face à une situation qui ne cesse de se dégrader. Le récit de ces failles n'empêche pas pour autant de rendre évidente l'affection profonde qui étreint les amoureuses.

Faire sens par la littérature et la spiritualité

Après la mort de sa femme, la narratrice se lance dans une quête spirituelle qui prend des allures d'épopée, naviguant entre les livres, les souvenirs, les substances psychoactives et les pays. Dès le départ, la littérature semble être le premier refuge, le premier endroit à partir duquel l'autrice cherche à faire sens de ce qui lui, ou leur arrive. Chaque chapitre du roman est ainsi nommé selon le titre d'un ouvrage et se voit parsemé d'extraits des œuvres en question. Les mots d'Hervé Guibert, de Jean-Jacques Rousseau ou encore de Simone de Beauvoir sont bientôt rejoints par ceux du maître bouddhiste Zen Taisen Deshimaru.

Warrior raconte les vies bousculées par la maladie

Car c'est en partie par la pratique de la méditation *zazen* que l'autrice retrouve un semblant d'équilibre, aidée aussi par ses proches, par le retour à la création musicale et finalement, par la décision de mettre en mots son histoire sous la forme d'un roman. Et ce dans une suite de phrases franches et hachurées, à la manière des couplets d'une chanson.

Une écriture déjà éprouvée

On ne peut pas dire que l'écriture soit une pratique nouvelle pour Warrior, puisque celle-ci nous avait habitué·es à des textes particulièrement poétiques et percutants au fil de ses morceaux. Passant du français à l'allemand ou de l'anglais à l'italien, la musicienne travaille la mélancolie de ses paroles mais façonne aussi des parodies mordantes, des hymnes trash et des odes éminemment politiques. Dans les années 2000, le groupe *Sexy Sushi* marque les esprits en détaillant le «sex appeal de la policière» ou en moquant l'extrême droite dans *J'aime mon pays*. Avec *Mansfield.TYA*, Rebeka Warrior déploie des mélodies plus lancinantes et des paroles dont le spleen contraste avec le côté punk des morceaux précités, sans pour autant perdre en intensité. Le groupe *Kompromat*, créé en 2019, mélange habilement la douceur et la brutalité des mots de l'artiste au gré de sonorités électro. Un enchevêtrement de registres et de tonalités qui empreigne le parcours de la musicienne et se retrouve, logiquement, dans son roman *Toutes les vies*. •

Lola Willemin

Féministes et *Créatives*

FESTIVAL • *Les Créatives*, association genevoise de référence en matière de féminisme, organise chaque année un festival à travers toute la ville. *L'auditoire* a suivi le lancement de son édition à venir et vous en propose un aperçu.

C'est dans un élan de positivité qu'a été conçue la programmation 2026 des *Créatives*, festival artistique qui s'engage pour une meilleure représentativité des femmes et minorités de genre et, plus largement, pour des perspectives d'avenir viables. Du 17 au 29 novembre prochains, Genève s'adonnera à la réforme d'un système patriarcal dépassé et duquel il s'agit d'inventer des issues fiables: des futurs «féministes, vivants et désirables».

Une programmation transversale

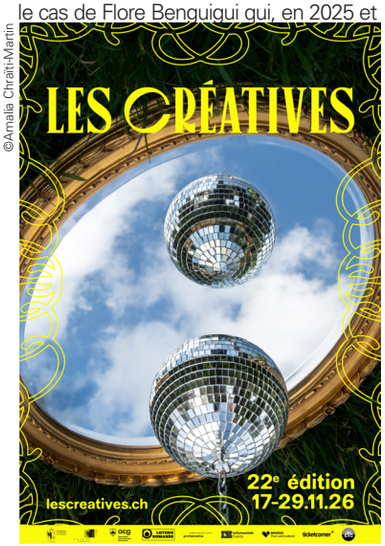
Les Créatives s'inscrit dans une démarche interdisciplinaire, de la musique aux arts vivants en passant par des médiations et des forums, dans l'optique de palier à un problème qui impacte l'ensemble de la sphère culturelle. En effet, «dans des festivals qui prennent en compte [ces considérations], on est déjà bien si on a un tiers de personnes minorisées en tête d'affiche» estime Ermela Haile, co-directrice et programmatrice du festival. La radicalité d'une programmation dégorgée d'hommes permet donc un réajustement nécessaire dans le paysage des voix artistiques que l'on consomme et dont il nous est donné de nous inspirer. Si l'on compte au programme une pièce de Virginie Despentes et la présence de célébrités comme Eileen Hayes ou la star montante du rap Juste Shani, c'est au jazz que la part belle sera faite cette année.

Une meilleure représentativité des femmes et minorités de genre

De nombreux concerts ainsi que des tables rondes permettront d'y voir plus clair sur la trajectoire singulière de cette pratique qui, née de l'émancipation, s'est progressivement vue réappropriée par les élites dominantes. Et les femmes de son histoire, à l'exception de quelques grandes chanteuses, d'en être massivement invisibilisée.

«Proposer une réponse à une invisibilité historique»

Une invisibilité historique ne signifie pas que l'on en connaîtrait actuellement un apogée ou qu'il n'y aurait pas, dans l'histoire de l'art, de traces de femmes ou minorités de genre. Au contraire, il est question ici de leur invisibilisation dans la manière dont on raconte cette histoire, à la base d'un système de dominations qui ronge les milieux artistiques d'aujourd'hui et qui participe de la réalité statistique que l'on connaît. De ce système, certain·es parviennent toutefois à s'affranchir. C'est le cas de Flore Benguigui qui, en 2025 et



©Amalia Chraïti-Martin

alors en pleine ascension, l'a courageusement condamné. Elle s'en est depuis distancée et s'est rapprochée de son premier amour, le jazz, à travers son projet *Flore Benguigui and the sensibles notes* qu'elle présentera le 25 novembre à Concorde.

Des futurs désirables

À la question de l'importance et de la symbolique d'accueillir Flore Benguigui *aux Créatives*, Ermela Haile répondait: «Bien sûr que c'est important [...] pour tout ce qu'elle fait contre les violentes sexistes et sexuelles. Mais là, elle a avant tout un super projet à présenter.» Cette position permet de prendre conscience de toute l'importance d'un festival qui ne se contente pas de dénoncer un système qui dysfonctionne, mais qui œuvre à y apporter une réponse concrète et dont les effets sont palpables. En cela, il résonne en parfaite harmonie avec les mots de son invitée d'honneur, Myriam Bahaffou, qui nous invite à «retrouver le désir d'être profondément liés par les corps et par les sens» dans le but de réapprendre à *désirer le futur*. •

Pablo Moritz

Au fil des oeuvres
LE CROCHET

ANALYSE • Il envahit nos écrans. Tutos DIY, patrons, sous-tasses, mitaines et bonnets s'entrelacent incessamment sur nos fils d'actualité. D'où vient cette pratique et pourquoi aujourd'hui les internautes semblent en raffoler?

Retracer ses origines n'est pas une mince affaire, son histoire est aussi incertaine que fascinante et si les théories prolifèrent, aucune ne fait l'unanimité.

Une petite histoire du crochet

Certaines supposent que les civilisations anciennes maîtrisaient déjà cet art, d'autres estiment qu'il ait vu le jour à la Renaissance dans les couvents italiens. Lis Paludan, autrice de référence dans le domaine, affirme, au contraire, qu'aucune preuve convaincante en attesterait la présence en Europe avant le XIXe et que la véritable provenance est à attribuer au Moyen-Orient, à l'Amérique du Sud ou bien à la Chine. Ainsi, il semble plausible que le crochet soit directement issu de la broderie chinoise et qu'à travers les régions environnantes, elle aurait atteint l'Europe au XVIIIe sous le nom de *Tambour*. Plus tard, on finira par se débarrasser du tissu de support et à faire du crochet «en l'air» et très vite la pratique se répand parmi les femmes de la noblesse européenne. On attribue à Mme Riego de la Blanchardière et à ses manuels illustrés, le mérite de propulser la popularité du crochet pendant le XIXe. Parallèlement, le crochet s'échappe des salons mondains et touche aussi les familles des moins privilégiées: pendant la famine irlandaise de 1845, femmes et hommes s'unissent en coopératives familiales produisant de la dentelle dont le commerce fut crucial à leur survie.

Le crochet revalorise notre rapport aux objets

Ces gains permettent à beaucoup d'émigrer et d'amener leur savoir-faire aux États-Unis, où ce sont principalement les femmes au foyer qui l'apprivoisent. Avec l'avancée de l'industrialisation, les usines textiles remplacent les coopératives irlandaise, le crochet, jugé peu rentable, se retrouve à nouveau relégué aux murs domestiques. Cela dit, la pratique ne cesse de connaître des pics de popularité tout au long du XXe: magazines spécialisés, mode des Granny Squares, motifs dans les pièces de prêt-à-porter... Le XXIe siècle, lui non plus, n'est pas épargné par son charme, mais de nouvelles significations lui sont attribuées. Ainsi, le crochet devient aussi un outil de revendication politique: le mouvement d'art contemporain *Craftivism*, entre-autres, s'en sert pour affronter le thème de la dépréciation des arts perçus comme féminins.



©Elisa Wissé

Et aujourd'hui?

De nos jours, le crochet est passé d'un hobby de niche à une pratique démocratisée. Avec Elisa, créatrice de la marque d'objets au crochet *Maison Rose* (Instagram @maison-rose_), nous nous sommes interrogées sur les rasions du phénomène. Comme beaucoup d'internautes, Elisa commence à faire du crochet pour s'occuper pendant le confinement de 2020. La pratique est relativement accessible: peu d'investissements dans les matériaux, une multitude de tutoriels disponibles en ligne; ses seules contraintes sont la patience et le temps dont le grand public abonde à l'époque. Avec la levée des restrictions et le retour au quotidien frénétique, les adeptes n'ont toutefois pas renoncé au crochet, plutôt, ils·elles l'ont faufilé dans leurs emplois du temps chargés en investissant les moments et les espaces n'y étant pas pourvus à l'origine. Enfin, à une époque où surconsommer semble être une tâche exigée, faire du crochet signifie aussi revaloriser le rapport que l'on entretient avec nos objets. •

Asia Esposito

Lcdf27, l'épopée culturelle

NOUVEAUTÉ • Pour l'année 2027, la ville de La Chaux-de-Fonds a été désignée comme capitale culturelle, la première en Suisse. Pour en apprendre plus, *L'auditoire* a pris contact avec Joanie Perrenoud, chargée de communication digitale pour lcdf27.



©lcdf_Rayknonphoto.ch

Joanie Perrenoud, tu es chargée de communication digitale dans le cadre du projet La Chaux-de- Fonds Capitale Culturelle. Pour commencer, qu'est-ce qu'une capitale culturelle concrètement?
Une capitale culturelle, ça a plusieurs objectifs. Le premier est de faire rayonner la ville au niveau politique et touristique. Plus important encore, valoriser la culture déjà existante à La Chaux-de-Fonds, d'où le nombre conséquent d'artistes chaux-de-fonniers·ères dans la programmation, mais aussi à travers la collaboration avec des partenaires locaux. Un autre objectif s'avère être de faire venir du monde, de faire découvrir d'autres cultures puisque la programmation n'est pas uniquement locale, mais aussi nationale et internationale. Tout ça permet de faire vivre la ville.

Sachant que c'est le premier mandat pour une capitale culturelle suisse, comment est-ce qu'on s'y prend?
Globalement on invente, beaucoup même, en s'inspirant d'autres capitales culturelles européennes. J'ai quand même l'impression que ce qu'on fait est propre à La Chaux-de-Fonds. Par exemple, la manière avec laquelle on travaille avec les institutions culturelles de la ville. Puisque c'est la première Capitale Culturelle Suisse, aucun mode d'emploi n'existe ça donne la possibilité d'être créatif·ve. En même temps, les attentes sont différentes en fonction de chacune et chacun puisque personne n'a la même définition de capitale culturelle. La programmation donne déjà une idée de ce qui en est compris. En plus de l'invention, il y a aussi énormément de soutien entre les collaborateur·ices de lcdf27 et les mandataires externes autour du projet, ce qui aide beaucoup.

Pourquoi est-ce que la ville de La Chaux-de-Fonds a été choisie?
Tout part d'une impulsion de Daniel Rosselat, président de Capitale Culturelle Suisse – association crée en 2013 – et de la ville de La Chaux-de-Fonds [ndlr: les deux institutions se sont rencontrées en 2018. En 2019, une première étude est menée concernant la candidature]. La ville a été désignée comme capitale culturelle en 2021 [ndlr: et l'association La Chaux-de-Fonds Capitale Culturelle Suisse est fondée]. Mise à part la motivation des membres de la ville et de CCS, je pense qu'une des raisons est le grand tissu culturel déjà présent que les personnes ne venant pas de La Chaux-de-Fonds ne connaissent pas ou moins.

Le projet est immense bien qu'étendu sur la durée de l'année 2027 (plus de 300 événements), comment est-ce qu'on organise un projet de cette ampleur?
Cela demande beaucoup d'anticipation. La meilleure solution qui s'offre à nous est d'aller de trois mois en trois mois, ce qui fait écho à la programmation qui fonctionne par cycles mensuels, mais aussi saisonniers avec les solstices et les équinoxes. Les plus grands événements sont aussi préparés plus en avance, sinon on avance au fur et à mesure.

Les habitant·es semblent avoir un rôle à jouer dans le déroulement de capitale culturelle, est-ce qu'on ressent déjà, sur place, l'engouement que provoque cette invitation?
La participation ne sera pas que régionale. Le but est de faire venir des gens, donc tout le monde est invité à participer. Quant à l'engouement, la plupart des habitant·es sont positif·ves, je le ressens, mais pas encore assez.

Valoriser la culture déjà existante à La Chaux-de-Fonds

D'ailleurs, dans un bar que je fréquente, les travailleur·euses m'ont dit qu'on leur posait souvent des questions, ce qui témoigne d'un engouement qui fait plaisir.

À travers ces collaborations d'ampleur (Paléo Festival, Locarno Film Festival) est-ce qu'on peut dire que la ville passe un cap symbolique?
En partie. Cela peut placer la ville dans le paysage culturel pour ceux·celles qui connaissent les collaborateur·ices externes mais pas La Chaux-de-Fonds. De notre côté, on attend une montée en puissance au fil du temps, puisque certain·es apprendront certainement l'existence de capitale culturelle au milieu de l'année. Dans tous les cas, l'effet sera positif pour la ville. On se réjouit de voir ça! •

Propos recueillis par Kenan Gygax
Instagram du projet: @lcdf27

Chronique *Les rdv culture*

Recos du mois

***L'auditoire* vous propose d'apporter de la culture à votre automne. De quoi éveiller votre curiosité entre deux cours!**

***Soundtrack to a Coup d'État* (2025) – Le Cinématographe, 01.11.26**
Quand le jazz rencontre la politique, l'Histoire prend une autre dimension. Dans *Soundtrack to a Coup d'État*, Johan Grimonprez revient sur l'indépendance du Congo et l'assassinat de Patrice Lumumba, révélant les liens entre musique, diplomatie et guerre froide. Proposé en écho à l'exposition *Black Flower* de Ted Joans au MCBA, ce documentaire invite à porter un autre regard sur la décolonisation et le rôle politique de la culture.

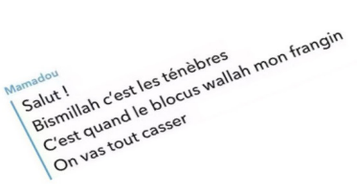
***Atomic Habits*, James Clear (2018)**
Nouvelle année universitaire, nouvelles résolutions...mais comment les tenir? Dans *Atomic Habits*, James Clear propose de repenser notre rapport aux habitudes en misant sur de petits changements quotidiens plutôt que sur de grandes transformations. Entre cours, examens et vie personnelle, cet ouvrage offre des pistes concrètes pour construire des routines durables. Une lecture qui tombe à point nommé pour aborder la fin de l'année et préparer 2027 à son rythme.

***Le Prix de la liberté*, Jean-Pierre Dikongué Pipa (1978)**
Connaissez-vous Jean-Pierre Dikongué Pipa? Figure pionnière du cinéma camerounais, ce réalisateur reste relativement méconnu du grand public international. Dans *Le Prix de la liberté*, il suit une jeune femme cherchant à s'affranchir de l'autorité qui pèse sur elle. Un film qui interroge la condition féminine et offre l'occasion de découvrir le cinéma camerounais.

Magie et Design – mudac, 06.11.26 au 11.04.27
La magie s'invite au mudac! Avec *Hocus Pocus* et *Rencontrologie*, le musée invite à questionner notre perception du monde et les frontières entre réel et imaginaire. Inaugurée le 5 novembre lors d'un vernissage gratuit, cette programmation propose de découvrir le design sous un jour inattendu. •

Ann-Karmen Mpessa Epoma

Menu du mois









MENU

A nos très cher·ères unilien·nes, nous vous annonçons en grande pompe notre nouveau menu que vous retrouverez dans la plupart des cafétérias des pays européens. Le menu ne peut d'ailleurs être commandé que dans son intégralité, séparément, sa violence pourrait vous paraître plus subtile en bouche.

ENTREE

Comme entrée, nous vous proposons un ragoût composé de nombreux mouvements populaires agrémenté d'une colère sociale légitimée par un gouvernement qui se regarde le nombril au lieu d'une glace, qui nie la réalité et les revendications autour des conditions d'études, de travail ou plus généralement de vie de ce fameux ragoût.

PLAT PRINCIPAL

En tant que plat principal, un mélange de boudin et d'abats sera proposé à partir des restes des manifestant·es mutilé·es, éborgné·es et tabassé·es. Plusieurs cuillères à soupe d'assaisonnement autoritaire viendront titiller vos papilles et réveiller vos papys. Vous serez d'ailleurs observé·es lorsque vous mangerez le menu afin de s'assurer que le règlement sur la manière de se nourrir soit strictement suivi à la lettre.

DESSERT

Pour le dessert, nous vous proposons notre best-seller intitulé *le léchage de botte*. Un concentré d'emphases mis par les médias sur les dégradations et la violence des étudiant·es sans évoquer la violence symbolique face à laquelle ils·elles font face.

DIGESTIF

En fin de repas, vous pourrez choisir parmi nos meilleurs digestifs pour mieux faire passer la pillule brune. En effet, il est possible que certain·es professeur·es puissent vous apporter diverses informations concernant des Alternatives fâcheusement dangereuses.

Bon appétit à tous·tes les étudiant·es ayant réussi à conserver l'usage de leur mâchoire!



